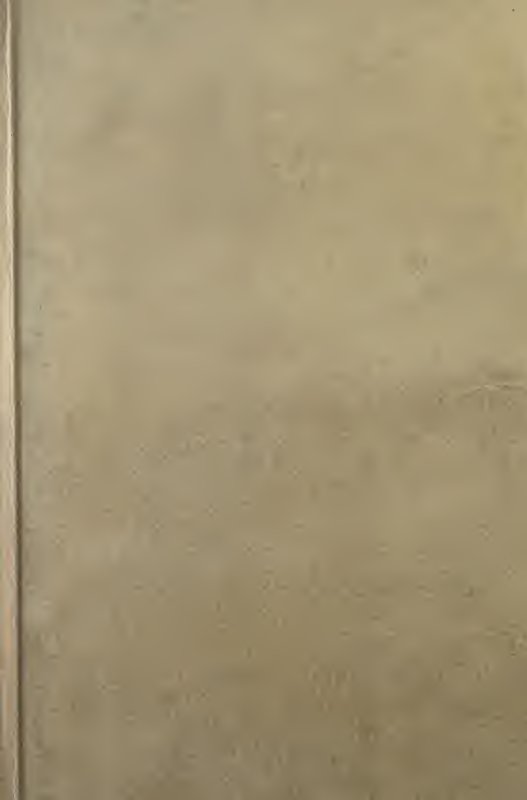




11.6.120

116 120 P. I
p. 42 7-22



DE L'ESPRIT.

TOME SECOND.



11. 4. 1822

1000

1000

1000

DE L'ESPRIT.

... Unde animi consuetudine videndum,
Qua fiant rationes & qua vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. Lib. I.

NOUVELLE EDITION.

Revue et corrigée sur un Exemplaire non châté de la première
Edition.

TOME SECOND.



A PARIS,

CHEZ DURAND, LIBRAIRE, RUE DU FOIN.

M. DCC. LVIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

TABLE SOMMAIRE

DU TOME SECOND.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

POUR résoudre ce problème, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus avorifié les uns que les autres ; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

CH. IX. *De l'origine des passions,* pag. 1

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité ; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

Tom. II.

a iij

vj TABLE SOMMAIRE.

CH. X. *De l'avarice,* 6

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur ; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'ambition,* 10

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font desirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir des plaisirs physiques, pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux ?* 17

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'orgueil,* 24

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne desirer d'être estimable que pour être estimé ; & qu'on ne desirer d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure : avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'amitié,* 30

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions,* 42

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique ; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux

TABLE SOMMAIRE. vij

plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CH. XVI. A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu, 49

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, que l'on considère, en particulier, & les gouvernements despotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme ; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. Du desir que tous les hommes ont d'être despotes ; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois, 61.

CH. XVIII. Principaux effets du despotisme, 69

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure ; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration ; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretient l'ignorance des vizirs, second effet du despotisme, 75

a iijj

viii TABLE SOMMAIRE.

CH. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle ; troisieme effet du despotisme,* 79

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire ; quatrieme effet du despotisme,* 85

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matiere, que c'est uniquement de la forme particuliere des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu : &, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu,* 90

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes,* 95

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talens & aux grandes vertus ; & que les talens & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrières.

TABLE SOMMAIRE. jx

CH. XXIV. *Preuve de cette vérité,* 100

Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres suivans, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet,* 104

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CH. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles,* 113

On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit : qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivans, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis,* 120

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours

est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; & qu'en vain l'on essaieroit d'expliquer par le physique une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples; & enfin la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

CH. XXVIII. *Des conquêtes des peuples du nord*, 125

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des septentrionaux.

CH. XXIX. *De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux*, 135

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la supériorité que certains peuples ont eu dans les divers genres de sciences ou d'arts*, 144

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts & les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts & ces mêmes sciences ont été le plus honorés: ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées*; & que la *différence d'esprit* qu'on re-

TABLE SOMMAIRE. xj

marque entr'eux dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'éducation.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoissance exacte de l'*esprit* & de sa nature, on se propose, dans ce discours, d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER, <i>Du génie,</i>	<i>pag. 157</i>
CH. II. <i>De l'imagination & du sentiment,</i>	<i>168</i>
CH. III. <i>De l'esprit,</i>	<i>184</i>
CH. IV. <i>De l'esprit fin, & de l'esprit fort,</i>	<i>189</i>
CH. V. <i>De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût,</i>	<i>205</i>
CH. VI. <i>Du bel esprit,</i>	<i>214</i>
CH. VII. <i>De l'esprit du siècle,</i>	<i>221</i>
CH. VIII. <i>De l'esprit juste,</i>	<i>232</i>

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste ; qu'il faudroit encore l'avoir étendu : qu'en général les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie : qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talents ; croient, dans cet aveu, sim-

xij TABLE SOMMAIRE.

plement se rendre justice ; & ne s'aperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes : méprise dont il est sans doute utile de faire appercevoir les causes.

CH. IX. *Méprise de sentiment.* 240

Ce chapitre n'est proprement que l'exposition des deux chapitres suivans. On y montre seulement combien il est difficile de se connoître soi-même.

CH. X. *Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent,* 241

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conseils,* 254

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner ; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes, à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoissance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon sens,* 265

CH. XIII. *Esprit de conduite,* 270

CH. XIV. *Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame,* 281

Après avoir essayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit ; il est utile de connoître quels sont & les talents de l'esprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talens que des habitudes contraires rendent pour ainsi dire inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre suivant où l'on s'applique plus particulièrement à faire sentir toute l'injustice dont le public use, à cet égard, envers les hommes de génie.

TABLE SOMMAIRE. xii

CH. XV. *De l'injustice du public à cet égard,* 295

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre,* 309

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devrait être la conclusion nécessaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, seroit, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation,* 319

On prouve, dans ce chapitre, qu'il seroit sans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique ; mais qu'il n'est rien de plus difficile ; que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espèce de réforme ; que, dans les empires vastes & puissants, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes ; qu'en conséquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation ; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'orient.

Fin de la Table Sommaire du Tome Second.



DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

POUR résoudre ce problème, on recherche dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER.

pag. 247

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'*esprit*, c'est en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de *finesse de sens*, d'*étendue de mémoire*, & de *capacité d'attention*. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivants, quelle influence a sur l'*esprit* des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

CH. II. *De la finesse des sens,* 253

CH. III. *De l'étendue de la mémoire,* 256

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention,* 266

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'*attention* nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'at-

Tom. I.

b

xiiij TABLE SOMMAIRE.

tention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir ; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agissent sur notre ame,* 285

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes ; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puissance des passions.* 292

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élèvent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés,* 300

CH. VIII. *Que l'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné,* 310

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous douer de cette espece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

Fin de la Table Sommaire du Tome premier.

DE L'ESPRIT



DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

CHAPITRE IX.

De l'origine des passions.

POUR s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes des passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la soif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ses besoins, & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur, & naître, pour ainsi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre.

Tom. II.

A

tre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence, qui suppose celles des sociétés, suppose encore en nous le germe caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi, si la nature ne nous donne, en naissant, que des besoins, c'est dans nos besoins & nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que, dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe dans tout ce qui a été. Ce qui est, & ce qui sera, n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Aussi-tôt les éléments, soumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les deserts de l'espace, ont formé mille assemblages monstrueux, ont produit mille chaos divers, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit paréillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, sans le savoir, remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées, à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions, tes amitiés, tes ten-

dressés, tes fureurs; allumeront tes desirs, tes craintes, tes espérances; te dévoileront des vérités; te plongeront dans des erreurs; &, après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes & différens de morale & de législation, te découvriront un jour les principes simples, au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet, supposons que le ciel anime tout-à-coup plusieurs hommes: leur première occupation sera de satisfaire leur besoins; bien-tôt après ils essaieront, par des cris, d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages, a dû d'abord être très-courte, & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes, plus multipliés, commenceront à se répandre sur la surface du monde; & que, semblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ses rivages & qui rentrent aussitôt dans son sein, plusieurs générations se seront montrées à la terre, & seront rentrées dans le gouffre où s'abiment les êtres; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres; alors le desir commun de posséder les mêmes choses, telles que les fruits d'un certain arbre ou les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats: de-là naîtront la colère & la vengeance. Lorsque, saoulés de sang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur est nuisible; alors ils feront entr'eux des conventions; ces conventions seront leurs premières loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution; & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts.

A ij

Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse, la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux. Ces troupeaux fourniront à leurs besoins, & les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles, lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même espace, subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, sans être fécondée par le travail humain, alors les peuples pasteurs disparaîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enseignera bien-tôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut assurer à chacun ses propriétés : & de-là une foule de sciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entr'eux des échanges, sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées ; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations, les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses et l'indigence ; alors les richesses & les honneurs, par les avantages qui y seront attachés, deviendront l'objet général du desir des hommes. De-là naîtront, selon la forme différente, des gou-

vernements, des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la passion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un besoin, deviendra, en se confondant avec la vanité, une passion factice, qui ne sera, comme les autres, qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion, il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs, en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où sont les nations policées, ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc, en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques, en peines & en plaisirs factices, montrer que, dans des passions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens, c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physique que nous fuyons ou que nous recherchons.





CHAPITRE X.

De l'avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublements, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en imposer aux hommes & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avarès voluptueux, qui ne méritent pas proprement le nom d'avares, l'avarice est donc

l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaisir, ou cette même crainte de la douleur, peuvent-ils l'exciter chez les vrais avarés, chez ces avarés infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire, & s'ils s'exagèrent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or, c'est pour s'écourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cause qui, leur laissant désirer sans cesse le plaisir, doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule & de la possibilité de l'indigence & des maux qui y sont attachés. Les avarés sont assez semblables aux hypocondres qui vivent dans des transes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avarés; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite: aussi leur folie, à cet égard, est-elle plus pardonnable qu'elle ne le seroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi lesquels on ne trouve guère que des avarés fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver; supposons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entr'eux conçoive le projet de

s'y soustraire. Le projet conçu, l'espérance aussitôt vient vivifier son ame affaîssée par la misère; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons, le force à s'intriguer auprès des ministres, à ramper aux pieds des grands, & à se devouer enfin au genre de vie le plus triste, jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état, le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche? Dans un homme qui, par ma supposition, sera d'un caractère timide & défiant, le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire, & le déterminer, par cette raison, à se refuser jusqu'à des besoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de se priver. • Une fois au dessus du besoin, si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans; si l'amour du plaisir, dont chaque instant émousse la vivacité, se fait moins vivement sentir à son cœur, que fera-t-il alors? Plus difficile en plaisirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles & dont les faveurs soient plus chères: il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts: or, dans l'espace de tems qu'il mettra à cette acquisition, si la défiance & la timidité, qui s'accroissent avec l'âge & qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *Assez* n'est jamais assez; & si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes: Pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouissance au tems où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir,

s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de tems qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues chères ? Non, sans doute ; & satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses sont l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée par le desir de jouir, elle fera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avarés & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.





CHAPITRE XI.

De l'ambition.

LE crédit attaché aux grandes places peut, ainsi que les richesses, nous épargner des peines, nous procurer des plaisirs, &, par conséquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilège que celui d'être nourris & vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation, le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante, lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrain qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres ; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'est le desir de se soustraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non seulement les besoins, mais encore les commodités de la vie, c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & généralement toutes les marques d'honneur, ne font sur nous aucune impression physique de plaisir : l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir, mais sur le desir de l'estime & des re-

spects ; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil ; puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens ; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer & de prouver sa supériorité sur les autres. Or l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, &, par conséquent, dans les tems mêmes où leur possession est le moins flatteuse. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération, qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit n'est point personnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître ; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont autour du souverain comme ces nuages d'or qui assistent au coucher du soleil, & dont la splendeur s'obscurcit & disparoit à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs ;

que la promotion aux dignités n'est point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel ; qu'elle est, au contraire, presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'histoire, & sur tout celle de Byzance ; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confusément avide d'estime, l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine ; & que, sur ce point, il se fait illusion à lui-même ; puisqu'on ne desirerait pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le desir des grandeurs n'est donc point l'effet du desir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités ? A l'exemple de ces jeunes gens riches qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance, la puissance qu'il a de rendre, à son gré, plusieurs d'entr'eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne seroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux ? Dans le fait, c'est le respect des hommes qu'il desirerait ; mais pourquoi le de-

fire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands, ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable, il n'est point d'homme riche qui, sans sortir de chez lui & sans courir après les dignités, ne se pût procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire, il loueroit une douzaine de portefaix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendrait le matin dans son antichambre, pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens & de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espèce de plaisir prouve que l'on n'aime point le respect comme respect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur disposition favorable à notre égard, & de leur empressement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source, quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux ? O toi, lui diroit-on, qui seches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places, ose t'élever à un orgueil plus noble ; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs ; alors tu ne verras, dans les courtisans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine ; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours ? auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guère, & préféreront-ils toujours les grandes places

aux grands talents ? C'est que les grandeurs sont un bien & peuvent, ainsi que les richesses, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue, & par conséquent nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'est qu'ayant le choix du trône d'Ispahan ou de Londres, il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus desirable ; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans son pouvoir, se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets ? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois, c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'est qu'instruits par un instinct secret, mais sûr, on sait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont presque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'est que la reconnaissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisants qui portent la corne d'abondance (a), que la crainte n'en a consacré aux

(a) Dans la ville de Bantam, les habitants présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin, & rien au grand Dieu, qui, selon eux, est bon, & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc*.

Les habitants de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit,

dieux cruels & colossaux qui, portés sur les ouragans & les tempêtes & couverts d'un vêtement d'éclairs, sont peints la foudre à la main ; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance, on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave, que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre, c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens, auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la considération ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des plaisirs sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (b).

Je fais que, dans les projets, les entreprises, les forfaits, les vertus & la pompe éblouissante de

& disent : *Voilà pour toi, seigneur Diable.* Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche, & disent : *Voilà pour toi, seigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune prière. *Recueil des lett. édif.*

(b) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais, répondrai-je, qu'est-ce que le desir vague du bonheur ? c'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or je demande si l'homme, qui, sans aimer aucune femme

en particulier, aime en général toutes les femmes, n'est point animé du desir des plaisirs physiques ? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne seroit point avide d'argent, si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment, dans cette fiere ambition qui, le bras fumant de carnage, s'affied, au milieu des champs de bataille, sur un monceau de cadavres, & frappe, en signe de victoire, ses ailes dégoûtantes de sang ; comment, dis-je, dans l'ambition ainsi figurée, reconnoître la fille de la volupté ? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce soit la volupté qu'on poursuive ? C'est cependant elle seule, répondrai-je, qui, sous le nom de libertinage, recrute les armées de presque toutes les nations. On aime les plaisirs, & par conséquent, les moyens de s'en procurer : les hommes desirent donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard, & leur paroît & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (c) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet de richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de

(c) " Le repos, dit Tacite, " sont un nom en peu de tems ;
 " est pour les Germains un état " ils aiment mieux combattre
 " violent ; ils soupirent sans " que labourer."
 " cesse après la guerre ; ils s'y

grandes richesses & nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.



CHAPITRE XII.

Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique ; pourquoi le plaisir échape-t-il si souvent à l'ambitieux ?

ON peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desirant les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchants, non que la loi qu'ils professent ne soit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes les plus ordinairement portés à une dévotion austère (a) sont

(a) L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs & à saisir les maximes & les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est

TOM. II.

la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la religion tant de méchanceté & d'intolérance ; intolérance prouvée par tant de massacres. Si

B

apparemment des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espece sont en très-petit nombre ; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame ; ils ne sont comptés que parmi les tyrans ; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espece ; &, dans cette espece, je les comprends presque tous : ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants : ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition ; ils sont en naissant placés, pour ainsi dire, à la moitié (b) de la carrière qu'ils ont à parcourir. Il n'en est pas ainsi d'un homme qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever

la jeunesse, lorsqu'on ne s'op- infirmités ne l'ont point encore
pose point à ses passions, est ord- endurcie. L'homme d'un ca-
dinairement plus humaine & ractere heureux est gai & bon-
plus généreuse que la vieillesse, homme ; c'est lui seul qui
c'est que les malheurs & les dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit, en parlant de Cassius : *Je redoute ces gens bâves & maigres : il n'en est pas ainsi de ces Antoine, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs ; leur main cueille des fleurs & n'aiguise point de*

poignards. Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

(b) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une convenue d'état qu'une passion forte que les obstacles irritent, & qui triomphe de tout.

aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager ; il est à la fois occupé & du soin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la poursuite de tous les plaisirs, animés de ce seul motif, en sont souvent privés ; supposons qu'avidé de ces plaisirs, & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands, un homme de cette espèce veuille s'élever aux premiers postes : Ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple est le dispensateur des graces, où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie, où, par conséquent, le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements absolument despotiques, tels que le Mogol, où les honneurs sont le prix de l'intrigue : or quel que soit le lieu de sa naissance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver, je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple, non seulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer, en passant, qu'il est, dans chaque nation, un besoin physique qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les sauvages du septentrion qui, souvent exposés à des famines affreuses, sont toujours occupés de chasse & de pêche, c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées ; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi, presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que

B ij

sur les ruses de la chasse & de la pêche, & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes est, chez les nations policées, le ressort presque unique qui les meut (c). En ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, font des suites nécessaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes, par les richesses ou les dignités, n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien, mais avide des plaisirs de l'amour, ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de considération sur el-

(c) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le desir de pourvoir à ses besoins suffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques, la crainte du supplice, que peut nous faire subir le caprice d'un despote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'est le desir vague du bonheur, desir qui se réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaisirs des sens, qui le plus communément inspire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaisirs, je suis, sans doute, en droit de choisir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espece

qui nous animent, c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talent & capable de ces résolutions désespérées, nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes, que dans la première jeunesse, c'est-à-dire, dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent, ils les desireront même : mais ce desir ne mérite pas le nom de passion, puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher par habitude dans la carrière qu'il s'est ouverte dans la jeunesse, mais il ne s'en ouvrirait pas une nouvelle.

lès ; qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle aspire au poste de général ou de premier ministre ; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talents ou de faire des intrigues. Or le genre de vie propre à former, soit un habile intrigant, soit un homme de mérite, est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes, auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que, dans la jeunesse, & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ses goûts, & sacrifier, presque toujours, le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis, presque toujours ; parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue aussitôt que satisfaite, remplace toujours un desir rempli par un desir nouveau ; qui, de ministres, voudroient être rois ; qui, de rois, aspireroient, comme Alexandre, à la monarchie universelle, & voudroient monter sur un trône où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur ; sans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & supposant même de la modération dans l'ambition, il est évident que l'homme, dont la passion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédés, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant ; il se voit

de toutes parts en butte aux envieux, qui, prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés: alors il découvre avec horreur l'abyssine affreux qui s'entr'ouvre; il sent que, dans sa chute, par un triste appanage de la grandeur, il fera misérable sans être plaint; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil, il sera l'objet du mépris de ses rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages; que, devenu la risée de ses inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation est insupportable, Lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaisir l'a fait entrer: le desir de conserver succède donc en son cœur au desir d'acquérir. Or l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement desirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, & doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'espérances vives, & sans cesse remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente

de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont données dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par hazard, quelques plaisirs, ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume ; il ne les goûte avec délices que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie, & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'est donc qu'apparente ; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, si l'avarice & l'ambition font un effet de la sensibilité physique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.





CHAPITRE XIII.

De l'orgueil.

L'ORGUEIL n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui, dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres, suppose, par conséquent, l'existence des hommes, & même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné, comme celui du plaisir & de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice, qui suppose la connoissance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, estimé & honoré comme tel. L'idée de l'estimé a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bien-tôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble & superbe desir de se plaire à lui-même, & qui, content de sa propre estime, se croit indifférent à l'opinion générale, est, en ce point, dupe de son propre orgueil, & prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adresse, de la force & de l'agilité de son corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles ? C'est que la force & l'agilité du

corps ne font ni ne doivent être autant estimées d'un François que d'un sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime, supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothèse, la supériorité la plus personnelle, la plus indépendante du hazard lui paroîtroit sans doute la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce seroit, par conséquent, à la première qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même ? Ne conviendrait-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire font, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le soldat & le hazard ; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent sans partage à ceux qu'elles inspirent ? N'avouerait-il pas que le hazard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil, c'est-à-dire, le desir de s'assurer de son excellence, il est donc certain que la première espèce de gloire lui paroîtroit la plus desirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond ne changeroit point, à cet égard, son opinion : il sentiroit que, si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe, c'est que les talents du premier ont une influence plus prompte sur le bonheur public, que les maximes d'un sage qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on

doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desiré l'estime pour l'estime même ; & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur, & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite &, par conséquent, à l'orgueil qui, voulant s'estimer & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence ?

Mais, si nous ne devons qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planetes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un génie vînt à chaque instant nous informer de ce qui s'y passe, & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition, n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, à celle de tous les habitans planétaires, qu'il devroit donner la préférence sur celles de ses concitoyens ? Il n'est cependant personne qui, dans ce cas, ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au desir qu'on a de s'assurer de son mérite, qu'on doit le desir de l'é-

stime, mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent les plus jaloux de l'estime publique, recherchent les grandes places dans les siècles même où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où, par conséquent, ils sont exposés à la risée du public, qui, toujours juste dans ses jugements, méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons, à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis, celle d'une multitude sans lumières, c'est que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes soumis à cette espèce d'empire que l'estime donne sur les âmes ; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admission d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitants du grand Tibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, & qui seroient même jaloux de l'estime des terres Australes, ce desir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée

d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (a)

La dernière & la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (b) & la disette où l'on est de grands hommes dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquiescer de grands talents ou de grandes vertus passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par des talents & des actions utiles à ses concitoyens, pourvu que ses concitoyens reconnoissants, attentifs à le soulager dans ses peines, rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exacritude du public à remplir ces engagements tacites que dépend, dans tous les siècles & les pays, l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées, sur tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

(a) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne desirerent réellement que les avantages qu'elle procure.

(b) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais partout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas des Thermopyles.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide; ou que, dans un siècle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son devouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre; c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime: l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or il n'est que deux sortes de plaisirs; les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.



CHAPITRE XIV.

De l'amitié.

AIMER, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins : l'amitié est donc, entr'eux, fondée sur des motifs différents. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent (a) d'intrigue, d'esprit & de malheur. Rien

(a) On s'est tué jusqu'à présent à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ses amis, ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas, sans doute, la plus flatteuse : mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un contrôleur général, la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entr'eux, l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espèce de sentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cause ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce

que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle ? Mais, dirait-on, à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence, qu'on cesse alors de l'aimer. Oui, sans doute : mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance & dont nous estimons le plus l'âme, l'esprit & le caractère, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet ; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami ; nous respecterons encore sa momie : mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un

de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu, on l'aime tant qu'on le connoît peu & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement, mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque, on ne peut se cacher que, dans un long espace de temps, il est très-difficile que le même besoin, &c, par conséquent, la même amitié (*b*), sub-

contrôleur général est-il disgracié ? on ne l'aime plus : c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent est ami né du contrôleur général, & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustensiles appartenants à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux : Cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, com-

me l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes ; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchants, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive ? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre ? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une âme foible ? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

(*b*) Les circonstances dans lesquelles deux amis doivent se trouver, une fois données,

siste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (c).

Mais, si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement; qui le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer? il ne s'emporte point contre lui; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant: Mon ami n'a plus les mêmes besoins.

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimable à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des

& leurs caractères connus; s'ils doivent se brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit, en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(c) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le respect estima-

ble qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentiments les plus vifs: mais, dans le fait, leur présence ne nous est plus nécessaire, & on ne les aime plus.

vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (*d*) doivent, en amitié comme en amour, avoir beaucoup de passades & point de passion ; parce que les momens du début, ajoutoit-il, sont, en l'un & l'autre genre, toujours les momens les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui se fait illusion à lui-même, il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentimens qu'ils n'éprouvent pas, sont des dupes & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à se modérer, en leur faveur, sur un pareil portrait (*e*).

(*d*) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuellement. Entre les amis les plus tendres, il y a des momens de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentimens de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rare.

(*e*) Peut-être faut-il du courage, & soi-même être capable d'amitié, pour oser en donner une idée nette. On est du moins sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié :

TOM. II.

il en est de ces sortes de gens comme des poltrons, qui racontent toujours leur exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentimens d'amitié lisent le *Toxaris de Lucien* ; qu'ils se demandent s'ils sont capable des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs ? S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce siècle, on n'a pas même d'idée de cette espèce d'amitié. Aussi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux

C

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une île déserte ; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se feroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ; l'autre a réellement perdu la moitié de lui même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'île déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

amis ; mais, pour les secourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour

de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

Dans les siècles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors, devenu, par son propre intérêt, plus attentif au choix de ses amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie, des gens, qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération & comptée parmi les vertus : elle supposoit du moins, dans les duellistes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puisque ces vertus étoient presque toujours en action (*f*).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont, dans les divers temps, mises à des taux différents, selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions & dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions, l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille ? L'histoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose, dans un homme, du courage, de la discrétion, de la fermeté, des lumières & de la prudence ; qualités qui, absolument nécessaires dans ces moments de troubles, & rarement rassemblées dans le même

(*f*) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête homme* ; & c'est qu'on dit encore un *brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

homme, doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (*g*) à nos amis, c'est que ces qualités nous sont inutiles; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier, de combats à livrer; & qu'on n'a, par conséquent, besoin ni de la prudence, ni des lumières, ni de la discrétion, ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons, le luxe, & ce qu'on appelle l'esprit de société, a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos amis. Il n'est donc plus d'amitié (*b*); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois; on peut donc, en ce siècle, s'écrier avec Aristote (*i*): *O mes amis ! il n'est plus d'amis.*

(*g*) Dans ce siècle, l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis, pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font sollicitateurs banaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire; d'autres rendent des services, mais les font payer à leurs obligés du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté; quelques autres enfin se croient

très dignes d'amitié, parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

(*b*) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(*i*) Chacun répète, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis; & chacun, en particulier, soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié il y ait bien des

Or, s'il est des siècles, des mœurs, & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoins d'amis ; & si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin ; il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont en général les amis les plus tendres : unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide & par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes, sévères, despotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent, sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci, d'un caractère doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices, & le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes passions fortes, & qui font leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles, les hommes de cette espèce, s'ils sont vertueux, sont les amis les plus tendres & les

hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propositions de ce

chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs ; &, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

plus constants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoît tout le charme. N'ayant, par ma supposition, aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment, il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très courageuse, sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raison contraire, on est en général d'autant moins susceptible d'amitié, qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches & puissans sont-ils communément peu sensibles à l'amitié ; ils passent même ordinairement pour durs. En effet, soit que les hommes soient naturellement cruels toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, soit que les riches & les puissans regardent la misère d'autrui comme un reproche de leur bonheur, soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux demandes importunes des malheureux ; il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable^(k). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduse ; à son aspect, les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférens à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes ^(l).

(k) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(l) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on

la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes.

Si les grands de Madagaf-

Accoutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir d'être dupes, ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse, qui, dans la première jeunesse, resserre si fort les liens de l'amitié): aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment, non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent, comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit, moins des hommes insensibles, que des hommes défabusés.*

car font la guerre à tous ceux de leur voisins dont les troupes sont plus nombreux que les leurs, s'ils répètent toujours ces paroles, *Ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous*; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère, qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils sentent qu'en eux la source de l'humanité tariroit aussitôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages cependant doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait aussi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-

Pierre & de Fontenelle, répandre sur l'humanité les sentiments de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire, le seul sage peut être constamment bon, parce que lui seul connoit les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point: il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfants contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher, & qui sont plus dignes de pitié que de colere. Il les considère enfin de l'œil dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine: sans insulter à l'humanité, il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre; qui, pour se nourrir, ordonne à l'autour de fondre sur la colombe de dévorer l'in-

Il résulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (*m*) ; & que ce besoin varie selon la différence des siècles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caractères. Mais, dira-t-on, si l'amitié suppose toujours un besoin, ce n'est pas du moins un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On desire un ami, pour vivre pour ainsi dire en lui, pour épancher notre âme dans la sienne, & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur, ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec son ami des moyens d'accroître ses biens, ses honneurs, son crédit & sa réputation. Est-on dans la misère ? on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence : & son entretien nous épargne

sekte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les loix seules font des juges sans humeur, le sage, à cet égard, est comparable aux loix. Son indifférence est toujours juste, & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul, enfin, peut être généreux, parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent

les liens d'une utilité réciproque ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seul fait des dons.

(*m*) Si l'on aimoit son ami pour lui-même, nous ne confidérerions jamais que son bien-être : on ne lui reprocherait pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire ; apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bonheur.

du moins, dans le malheur, l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or, s'il n'est de vrais plaisirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaisirs & les peines physiques ; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance qui supposent l'existence des premiers, & qui n'en sont pour ainsi dire qu'une conséquence ; il s'ensuit que l'amitié, ainsi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres passions, est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines & de ces mêmes plaisirs, on peut exciter en nous toute espèce de passions ; & qu'ainsi les peines & les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.





CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'ON ouvre l'histoire ; & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens, ces vertus ont été les plus communes & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'est que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, sont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain, vil flatteur de César, voulut, au rapport de quelques historiens, lui accorder par une loi expresse le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui, suivant les mœurs Grecques, faisoit dire à Platon que le plus beau devoit, au sortir du combat, être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puisqu'il rangea à la bataille de Leuctres l'amant à côté de la maîtresse ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens ! Ils firent du

bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorsque les vainqueurs partageoient entr'eux les richesses & les femmes des vaincus ; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme & pour ainsi dire la fièvre de la vertu ; & l'on verra que, si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage, c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu & ne fût mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en dansant, dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation, elles insultoient, par des traits satyriques, ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre ; & qu'elles célébroient, par leurs chansons, les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries amères de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confusion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours impatients de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, &, de toute part environnés de la mort, ils n'envi-

sageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage ; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissants ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des p'aisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes (a) ?

Qui s'examinera sur ce point sentira que, si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons, pour le prouver, que, pénétrant, si je l'ose dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance, la nature eût voulu en faire la récom-

(a) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il s'obligea

de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins ?

penſe de la plus haute vertu : ſuppoſons encore qu'à l'exemple de ces vierges conſacrées à Iſis ou à Veſta, les plus belles Lacédémoniennes euſſent été conſacrées au mérite ; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire ; quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puisſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au degré de plaifir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la capitale. Pour élever le courage de ſes guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achette, nourrit & habille, de la manière la plus galante & la plus magniſique, des femmes charmantes, uniquement deſtinées aux plaifirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets ; il attire à ſa cour tous les guerriers des peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays & s'établiffent à Narſingue, où ils ne ſe nourriffent que de la chair des lions & des tigres, & ne ſ'abbreuvent que du ſang de ces animaux (b).

(b) Les femmes, chez les Gelons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons & de cultiver la terre : mais, en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. *Voyez Bardezanes, cité par Euſèbe dans ſa Préparation évangélique.*

Il résulte des exemples ci-dessus apportés, que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de passions, de sentiments & de vertus. C'est pourquoi, sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés, je citerai, pour dernière preuve de cette vérité, ces siècles de chevalerie, où les femmes enseignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel & lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir, & la beauté de sa dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tint les yeux sur sa maîtresse, comme le prouve cette ballade :

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à

ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions grand courage. *Recueil des lettres édif.*

*Servants d'amour, regardez doucement,
Aux escbaffauds, anges de paradis;
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorez & chéris.*

Tout alors prêchoit l'amour ; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, sous le nom de Vénus ou d'Astarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abbattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est en effet plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter avec délices le pénible fardeau de la vie, & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions, c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes, & sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions font donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or, tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions ; tous, par conséquent, portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais, dira-t-on, s'ils sont sensibles, ils ne le sont peut-être pas tous au même degré ; l'on voit, par exemple, des nations entières indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or, si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes, tous ne sont pas capables de cette même continuité d'at-

tention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égaux dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection, il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question, peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine, est d'ailleurs étrangère à mon sujet. Ce que je me propose, c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.



CHAPITRE



CHAPITRE XVI.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

POUR savoir si c'est de la nature, ou de la forme particulière des gouvernements, que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain ; se rappeler que, né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions ; & à ses passions, qu'il doit tous ses vices & toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu ; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives, & qu'on appelle *bonnêtes*. Si, loin de ce

sanctuaire, ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu, c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active : mais elle ne croît ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur, que dans les républiques guerrières ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au-dessus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de respects de leur part, qu'elle est la plus flatteuse, la plus desirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds, entée sur la paresse, & produite, si je l'ose dire, par l'absence des passions fortes, n'est qu'une vertu passive, qui, peu éclairée, & par conséquent très-dangereuse dans les premières places, est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *bonnêtes gens*, plus estimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers, il est évident que le même desir de gloire, qui, dans les premiers siècles de la république Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire, je le dis de l'amour de la considération, qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs ; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avarés, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient lorsqu'il étoit honteux de les posséder : d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je serai remarquer en passant quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fidèles à la vertu ; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avarés que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes met journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion, qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires ; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain ; & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce soit, l'homme, toujours incertain dans sa conduite, est, par ses passions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaises actions : & pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral, il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre, que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (a) & quelques Philosophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentiment ; qu'il n'en est aucun d'exactly animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour à tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes &

(a) Dans l'école de Vedantam, les brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes ; l'un positif, qui est le *moi* ; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'est-à-dire *du moi*, c'est-à-dire

erreur. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'être unique, éternel, infini : la clef de la délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'être suprême*.

les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant, le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement ; & le second, touché des prières de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus son gendre, une grace qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs ; & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut observer que, parmi les passions dont chaque homme est animé, il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite, & qui, dans son ame, l'emporte sur toutes les autres.

Or, selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement, & qu'elle est, par sa nature ou par les circonstances, utile ou nuisible à l'état, l'homme, plus souvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux.

J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions, dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi, dans la première jeunesse, âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de plus

ons plus fortes, l'on est, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert, par un examen scrupuleux, le nombre & les degrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout & la vie n'est rien, subira, comme Socrate, plutôt la mort que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent passionné pour le bien public, préfère, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, & à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même ; on devient nécessairement l'ennemi des hommes, lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (b). C'est l'incassable conformité qui se trouve entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentiments tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ses penchans à vaincre, seroit nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont

(b) *Secundum id quod amplius nos delectat operemur necesse est,* dit S. Augustin.

jamais des vertus sûres (c). Il est impossible, dans la pratique, de livrer, pour ainsi dire, tous les jours des batailles à ses passions sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant, quelque amour qu'on ait pour l'estime, on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occasions, de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public, c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur gloire. Si quelques femmes résistent aux empresséments d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommées par sa conquête de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi, presque aucune qui ne cède à l'amour d'un roi jeune & charmant, & nulle qui pût résister à ces êtres bienfaisants, aimables & puissants, tels qu'on nous peint les sylphes & les génies, qui, par mille enchantements, pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée sur le sentiment de l'amour de soi, est non seulement reconnue, mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit en général la plus forte passion des hommes, les législateurs n'ont, en conséquence, jamais regardé comme criminel ou l'homicide commis à son corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de se vouer, comme Décius, à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs, ses habitudes & ses plus fortes

(c) Dans le harem, ce n'est grand seigneur donne ses femmes point aux vertus méritoires, mais à garder.
mais à l'impuissance, que le

passions, à l'intérêt public, puisqu'un tel homme est impossible (*d*) ; mais celui dont la plus forte passion est tellement conforme à l'intérêt général, qu'il est presque toujours nécessité à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonorable ou criminelle, un plus grand motif de plaisir, un intérêt plus puissant, plus capable d'enflammer nos desirs, & qui suppose par conséquent en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'étoit pas, sans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien est-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonstances, refusaient le sceptre du monde, sur-tout s'ils se sentoient, comme César, doués de ces talents supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendroit peut être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu, soutenue de plus d'inquiétude sur le succès, suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

(*d*) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'est que l'idée de vertu est, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur &

l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un sentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine présente, on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

On est au contraire d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaisirs moins puissants. Tel est, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui, uniquement pour faire parade de leur adresse, enlèvent d'un seul coup de sabre, en se mettant en selle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermomètre exact, où seroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen, si, perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, & presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mélange de vices & de vertus qu'on aperçoit dans tous les hommes ; avoir posé la borne de la vertu humaine & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses ; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaisir,

contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (e) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir : le grand art du législateur est l'art de les défunir, & de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout consolateur, qui le laisse isolé au milieu de sa patrie, est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espèce de châtiment rend l'homme timide, lâche & stupide. L'espèce de vertu qu'engendre la crainte des sup-

(e) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entr'eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun qui les unit les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, & qu'on fait si impudemment banqueroute à

ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu ?

plices se ressent de son origine; cette vertu est pusillanime & sans lumière: ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire, & sur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Speſtateur Anglois* fait faire à Pharaon par un soldat duelliste, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres: *Comment, lui répondit-il, m'y serois-je soumis? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, Et tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'est point de la nature, mais de la différente constitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu: mais, quelque juste que fût cette conclusion, elle ne seroit cependant pas assez prouvée, si, pour jeter plus de jour sur cette matiere, je ne cherchois plus particulièrement dans les gouvernements, ou libres ou despotiques, les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme: &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans l'homme ce desir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'orient.

Si je choisis l'orient pour exemple, c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernements de cette espece. En vain quelques nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental: je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir; que notre constitution est monarchique, & non despotique; que les particuliers ne peuvent, en conséquence,

être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de despote ; qu'ils reconnoissent des loix fondamentales dans le royaume ; qu'ils se déclarent les peres, & non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs, le despotisme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fût bien-tôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perse, de ces empires défendus par de vastes déserts, & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme, fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puissantes, les ames ne seroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le despotisme, seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets, le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui-même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.





CHAPITRE XVII.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.

CE desir prend sa source dans l'amour du plaisir, & par conséquent dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible ; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur : c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue ; ils sont moins nécessités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses loix, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolue, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour l'être, il faut abbaissér la puissance des grands & du peuple, & diviser, par conséquent, les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles, le

temps en fournit toujours l'occasion aux souverains, qui, presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental, assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du Chaos, qui, dit-il, étend son pavillon royal sur un gouffre aride & désolé, où la Confusion, entrelassée dans elle-même, entretient l'anarchie & la discorde des Eléments, & gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire sans cesse étinceller aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point, en ce genre, porté le despotisme, non seulement en orient, mais même sous les empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'esclave étoit l'espion de son maître, l'affranchi de son patron, l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité, l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eut été mise au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foiblesse étoit un héroïsme. On vit, sous ce regne, punir, dans Sénécion & Rusticus, les panégyristes des vertus de Thrasea & d'Helvidius; ces illustres orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres, tels que Pline, réduits à composer des ouvrages de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie & dangereux pour son auteur. Les savants attirés à Rome

par les Auguste, les Vespasien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Neron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chassa les philosophes, on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte, que la tyrannie fait les avilir : c'est elle qui, dans l'orient, invente ces tortures, ces supplices (a) si cruels ; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables, parce que les peuples y sont excités aux forfaits, non seulement par leur misere, mais encore par le sultan qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà, & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois se jettent inconfidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entr'eux ont péri. Osons, pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains, les éclairer sur ce point ; leur montrer le danger auquel, sous un pareil gouvernement, eux & leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme, seroit le traité du bonheur & de la conservation des rois.

(a) Si les supplices en usage dans presque tout l'orient sont horreur à l'humanité, c'est que le despote, qui les ordonne, se sent au-dessus des loix. Il n'en est pas ainsi dans les républiques ; les loix y sont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y soumet.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs Grecs ou Turcs égorgés sur le trône de Constantinople? Si les sultans, répondrai-je, ne sont point retenus par ces exemples effrayants, c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'est que la plupart des princes d'orient, instruments des volontés d'un vizir, cèdent par foiblesse à ses desirs, & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'est au moment qu'accablé sous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuissance de se défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples, les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & souvent employer le glaive du soldat. Or, l'usage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens & les excite à la vengeance, ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long-temps à se répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans l'état aucun corps qui puisse lui résister; qu'odi-
eux

eux à ses sujets, le prince lui doit toute sa puissance : son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux, il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet espoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'histoire, suffit pour faire une révolution ; révolution toujours rapidement suivie d'une seconde ; puisque, dans les états despotiques, comme le remarque l'illustre président de Montesquieu, sans détruire la tyrannie, on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer, à ce sujet, tous les empereurs Romains pros crits par les prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats, & rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves, le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes & impérieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste ; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice ; d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince & par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des loix, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter ; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre : il est donc à la fois retenu dans son devoir, & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois : c'est un bouclier sous

lequel le peuple & le prince font à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce fujet, & pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environnent les despotes, que le khalife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frere, quelques conseils sur la maniere de bien regner : “ Faites, lui
 “ dit-il, que vos volontés soient conformes aux
 “ loix, & non les loix à vos volontés. Songez
 “ que les hommes sans mérite demandent beaucoup,
 “ & les grands hommes rarement ; résistez donc
 “ aux demandes des uns, & prévenez celles des
 “ autres. Ne chargez point vos peuples d'impôts
 “ trop onéreux : rappelez-vous, à cet égard,
 “ les avis du roi Nouchirvon, le juste, à son fils
 “ Ormous : *Mon fils, lui disoit-il, personne ne sera*
 “ *heureux dans ton empire, si tu ne songes qu'à tes*
 “ *aïes. Lorsqu'étendu sur des coussins tu sera prêt à*
 “ *t'endormir, souviens-toi de ceux que l'oppression*
 “ *tient éveillés ; lorsqu'on servira devant toi un repas*
 “ *splendide, songe à ceux qui languissent dans la mi-*
 “ *sere ; lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de*
 “ *ton harem, souviens toi qu'il est des infortunés que*
 “ *la tyrannie retient dans les fers. Je n'ajouterai,*
 “ dit Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de
 “ dire : Mettez en votre faveur les gens éminents
 “ dans les sciences ; conduisez-vous par leur avis,
 “ afin que la monarchie soit obéissante à la loi é-
 “ crite, & non la loi à la monarchie (b).

Thémiste (c) chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avènement au trône, tint, à

(b) *Charadn, tom. V.*

(c) *Hist. critique de la philosophie, par M. Deslandes.*

peu près, le même discours à cet empereur : *Souvenez-vous, lui dit-il, que, si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (d) philosophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô roi, que ton autorité cessera d'être légitime, le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux.* Vérité dont Trajan paroissoit pénétré, lorsqu'élevé à l'empire, & faisant, selon l'usage, présent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & servez-vous-en sous mon regne, ou pour défendre en moi un prince juste, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, sous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire, est, à la fois, mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais sujet : mauvais pere & mauvais citoyen, parce qu'il charge sa patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais sujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'est évoquer contre les rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à témoin les trônes de l'orient, teints si souvent du sang de leurs souverains (e). L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permettroit jamais, ni de souhaiter un pareil pou-

(d) Voyez l'hist. critique de la philosophie.

(e) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs mai-

tres, attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entr'eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains,

voir, ni de céder, à cet égard, aux desirs de leurs vizirs. Les rois doivent être sourds à de pareils conseils, & se rappeler que leur unique intérêt est de tenir, si je l'ose dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; & tout gouvernement, comme l'histoire le prouve, tendra toujours au despotisme.

combien l'ambition, excitée empire ? Voyez *l'histoire des*
par l'espoir d'une puissance *Huns, par M. de Guignet, arti-*
arbitraire, n'a-t-elle pas occa- *cle de la Chine.*
sionné des révolutions dans cet





CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du despotisme.

JE distinguerai d'abord deux especes de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes, sur une nation vertueuse qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps, le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit est comparable à ce même chêne, qui, peu à peu courbé, perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espece de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de justice pourroit se former un vizir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance cependant, on erre çà & là sans guide ; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparaissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux vizirs ? Et comment, répondrai-je, l'acqueroient-ils dans ces pays despotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourner ses regards sur les malheurs de la patrie ;

où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets ; où servir le prince c'est trahir sa nation ? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince & des sujets, étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser : or, quel homme ose penser chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire ? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penser, en entraîne bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins : il est certain qu'on n'en pense pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernements, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés sur son intérêt particulier, ne les détourne jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les Vizirs tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice ; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les vizirs, nécessairement emportés par les intrigues du ferrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (a).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talents, ce même auteur ne présenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà précisément le cas où se trouvent les vizirs ; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'administration des affaires, & ne doivent en général jamais consulter les gens éclairés (b).

Ce que je dis des vizirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténèbres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élèvent ou qui les environnent avides de gouverner sous leur nom (c), ont intérêt de les abrutir. Auf-

(a) C'est pourquoi la nation Angloise, entre ses privilèges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

(b) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de loix & d'administration, si le czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand homme consulte sans honte un autre grand homme ; & que les

Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(c) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre : " Il m'em-
" pêche, dit-il, de me promener
" dans Paris ; il ne m'accorde
" que le plaisir de la chasse,
" que la promenade des Thuille-

si les princes destinés à régner, enfermés dans le ferrail jusqu'à la mort de leur pere, passent-ils du harem sur le trône sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement & sans avoir une seule fois assisté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la supériorité de courage & de lumieres n'inspiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, souviens-toi que tu es homme* ; pourquoi les vizirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (d) ? Pourquoi ne pourroit-on sans crime douter de la justice de leurs décisions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique ne peut jamais être qu'une loi injuste* ?

C'est que les vizirs sont des hommes. Parmi les auteurs, en est il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puissance de les punir ? Ce ne seroit du moins que des hommes d'un esprit supérieur & d'un caractère élevé, qui, sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public, conserveroient à la république des Lettres des critiques, si nécessaires au progrès des arts & des sciences. Or, comment exiger tant de générosité de la part du vizir ?

“ ries ; il est défendu aux officiers de ma maison, ainsi qu'à tous mes sujets, de m'entretenir d'affaires sérieuses, & de me parler en particulier.” Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

(d) Ce n'est point en orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer ; & il sentoît que la haine & l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

Il est, dit Balzac, peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent aussi long-temps que les races conservées, au plaisir que donne la vengeance, Et qui cependant passe aussi vite que le coup de hache qui abbat une tête. Peu de vizirs sont dignes de l'éloge donné dans Setkos à la reine Nephté, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. M. de Vendome disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M. du Vernay, si savant dans l'histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâtre, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : Marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu ; par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour défarmer la cruauté des vizirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite & qu'on ose refuser à la puissance.

Les vizirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire, & par conséquent de supporter la censure : ils doivent donc être en général peu éclairés (e). Milord Bolingbrooke disoit à ce sujet que, "jeune encore, il s'étoit d'abord représenté ceux qui gouvernoient les nations comme des intelligences supérieures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience me détrompa bientôt : j'examinai ceux qui tenoient en Angleterre le timon des affaires ; & je reconnus que les grands étoient assez semblables à ces dieux de Phénicie sur les épaules desquels on attachoit une tête de bœuf en signe de puissance suprême, & qu'en général les hommes étoient régis par les plus fots d'entr'eux." Cette vérité, que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est sans doute incontestable dans presque tous les empires de l'orient.

(e) Comme tous les citoyens sont fort ignorants du bien public, presque tous les faiseurs de projets sont, dans ces pays, ou des fripons qui n'ont que leur utilité particulière en vue, ou des esprits médiocres qui ne peuvent saisir d'un coup d'œil la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent en conséquence des projets toujours discordants avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi oient-ils rarement, dans un ouvrage, les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que, dans ces gouvernements, tout changement est un nouveau malheur ; parce qu'on n'y peut

suivre aucun plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernements, qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faut de cette vue, le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succède rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretient l'ignorance des vizirs ; second effet du despotisme.

SI les vizirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dira-t-on, de l'intérêt du public que les vizirs soient instruits ; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ce pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens ? C'est que le propre du despotisme est d'avilir et de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblit nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (a) & de la volonté arbitraire d'un seul homme. Dans ces pays, il seroit aussi insensé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crete & à Lacédémone : aussi n'y voit-on

(a) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers un sujet. A l'avènement de Malicorne au trône d'Ecosse, un seigneur lui présente la patente de ses privilèges, le priant de les confirmer : le roi la prend

& la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi, assis sur son trône, sera tenu, en présence de toute sa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce seigneur.

personne s'élever contre l'injustice, & plutôt que d'y applaudir, crier comme le philosophe Philoxene: *Qu'on me remene aux carrieres.*

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? à quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des vizirs ou des satrapes, la cause des miseres publiques, & qu'il se taise, c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux, plus il s'empressera de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai de plus qu'il le doit. Or, l'injustice & l'imbécillité d'un vizir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices, cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudissements des spectateurs, plus barbares encore que Néron, les vizirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils surchargent d'impôts & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibere : sous son regne, on traitoit de factieux jusqu'aux cris, jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimoit, parce que tout est criminel, dit Suetone, sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de vizir qui ne voulût reduire les hommes à la condition de ces anciens Perses, qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons, lui disoient-ils, vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux vizirs leur ignorance & leur injustice feroit donc bientôt suivie de son supplice (b); & personne ne s'y veut exposer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave? Oui, répondrai-je, lorsqu'il est soutenu par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir? son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorsque, dans un état, la bassesse est devenue mœurs. “ Si la Peste, dit Gordon, avoit des jarretières, des cordons & des pensions à donner, il est des théologiens assez vils, & des jurisconsultes assez bas, pour soutenir que le regne de la Peste est de droit divin; & que se soustraire à ses malignes influences, c'est se rendre coupable au premier chef.” Il est donc, en ces gouvernements, plus sage d'être le complice que l'accusateur des fripons; les vertus & les talents y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-kan, le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

(b) Qu'un vizir commette une faute dans son administration; si cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du vizir s'en offense: loin de revenir sur ses pas, & d'essayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop justes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces mo-

yens de force les irritent; les cris redoublent: alors il ne reste au vizir que deux partis à prendre, ou d'exposer l'état à des révolutions, ou de porter le despotisme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires; & c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les vizirs.

Dans les pays soumis au despotisme, l'amour, l'estime, les acclamations du public sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudissements du peuple, ainsi qu'à la fureur de Domitien, traverse de nuit les rues de Rome, se rend au palais de l'empereur : le prince l'embrasse froidement, Agricola se retire ; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, se perd au même instant dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit à Rome s'écrier, avec Brutus : *O ! vertu, tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranfes perpétuelles, & dont l'ame, affaiblie par la crainte, a perdu tout son ressort ? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puissants insolents, & des esclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un vizir, lorsque, dans une importance & une gravité stupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients, & que ces derniers, sérieux, muets, immobiles, les yeux fixés & baissés, attendent en tremblant (c) la faveur d'un regard, à peu-près dans l'attitude de ces bramines, qui, les yeux fixés sur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, selon eux, les élever à la dignité de pagode !

Quand on voit le mérite ainsi humilié devant un vizir sans talent, ou à même un vil eunuque, on se rappelle malgré soi la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thurifama*, c'est-à-dire, *monseigneur*.

(c) Le vizir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le sultan y est.



CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle : troisieme effet du despotisme.

SI, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des vizirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossièreté des Spartiates ? & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand roi ?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses concitoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où la vertu étoit méprisée (a).

(a) Au moment que trois cent Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxes le récit des jeux olympiques, *Quels hommes s'écria un seigneur Persan, allons nous combattre ! Insensibles à l'intérêt, ils ne sont avides que de gloire.*

Les Perses, sous peine de se trouver vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on est citoyen, ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs, que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siècles ! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre, renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas, général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon, lui répondit-il, à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie ! Sparta ne sera point déshonorée par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis ?* Une réponse si noble & si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'auda-

l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce héros savoit qu'occupés sans cesse à nourrir en eux le sentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entr'elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font le plus souvent que lui enlever le *palladium* auquel sont attachés ses succès & sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là mêmes qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entièrement à sa valeur & à son habileté? Est-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphants : il verse des larmes sur ses palmes triomphales, & fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphants.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul

traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoy Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour à tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutile sans pitié les infortunés destinés à la garde de ses plaisirs, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, passant sous les murs de Corinthe, *Quelles femmes, demandèrent-ils, habitent cette cité ?* Ce sont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne savent-ils pas, reprirent-ils, ces hommes vils & lâches, que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort ?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontre que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyions animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reste d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : Après la bataille de Leuctres, honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage se retiroient au fond de leurs maisons, dans le deuil & le silence ; lorsqu'au contraire les

meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux dieux.

Quelque braves que soient nos foldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir, comme les Suisses, au combat de S. Jacques-l'Hôpital (b), l'effort d'une armée de soixante mille hommes, qui paya sa victoire de la perte de huit mille foldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier supplice dix foldats, qui, s'échappant du carnage de cette journée, apportoit chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions & de semblables vertus, quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire respecter ? Ces pays sont peuplés d'ames abjectes & vicieuses : or, dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéressés à ridiculiser les sentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cèdent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui soient

(b) Dans l'histoire de Louis XI, M. Duclos dit que les Suisses, au nombre de 3000, soutinrent l'effort de l'armée du dauphin, composée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen, & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten,

1300 Suisses mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, composée de 20000 hommes.

Près de Wesen, dans le canton de Glaris, 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liste des trois cent cinquante noms.

F i j

assez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement est une estime moins flatteuse que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal, à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme ? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi, le conseil & le peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit, c'est qu'on n'a réellement, dans les empires despotiques, que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & si l'on en exige des citoyens ; il en est, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on fera assez prudent pour la taire.





CHAPITRE XXI.

Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire : quatrième effet du despotisme.

L'INDIFFERENCE des orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilissement des ames, suite nécessaire de la forme de leur gouvernement, doit à la fois en faire des citoyens fripons entr'eux, & sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, eussent-ils étouffé devant le glaive des Romains les sentiments habituels de la crainte que le despotisme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, sans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puissants, n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne se fussent-ils pas montrés également lâches & dans le conseil & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce sujet Plutarque, furent successivement esclaves de toutes les nations, c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur : aussi ne donnerent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomene, chassé de Sparte, réfugié en Egypte, emprisonné par l'intrigue d'un ministre nommé Sobisius, eut massacré sa garde & rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injustice, à secouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il

ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce peuple vil & lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisteroit-il à une nation libre & puissante? Pour user impunément du pouvoir arbitraire, le despote est forcé d'énervier l'esprit & le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans, le rend foible au dehors : avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus ; elles ne peuvent, dit Aristote, habiter chez des ames serviles. Il faut, ajoute l'illustre président de Montesquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conseil & des généraux absolument neufs dans la science politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'esprit ; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie, se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil ; lorsque sa lumière perce & dissipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout se ranime, tout se vivifie dans la nature, les plaines se peuplent de laboureurs, les bocages retentissent de concerts aériens, & le peuple ailé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux, s'écrie Tacite sous le regne de Trajan, où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penser librement, & dire librement ce qu'on pense, où l'en voit tous les*

cœurs voler au devant du prince, où sa vue seule est un bienfait !

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire, & s'illustrent par des succès en tout genre, ces succès, attachés, comme je viens de le dire, à la sagesse des Rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été aussi passagers que brillants : la force de pareils états, quelque imposante qu'elle soit, n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor, ses pieds sont d'argile. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence, s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respective de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse, cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire n'ont donc que des succès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en supposant que des circonstances & des positions particulières les arrachassent à ce danger, la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire, les dépeupler & les changer en déserts. La langueur léthargique, qui successivement en saisit tous les membres, produit cet effet. Le propre du despo-

tisme est d'étouffer les passions : or, dès que les ames ont, par le défaut de passions, perdu leur activité ; lorsque les citoyens sont, pour ainsi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oïveté & de la mollesse ; alors l'état tombe en consommation : le calme apparent dont il jouit n'est, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaïssement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état ; elles en sont l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est, à la longue, le peuple triomphant.

Ne.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires ; ils sont, à cet égard, comparables aux mers dont les eaux stagnantes exhaleroient en croupissant des vapeurs funestes à l'univers, si, en les soulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire n'est qu'une grandeur momentanée, il n'en est pas ainsi des gouvernements où la puissance est, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands ou les rois. Dans ces états, l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donne plus de force & d'élévation à son ame : l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne sont pas

aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla ; l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepois des intérêts opposés. Jamais les fondements de ces états ne sont plus assurés que dans ces moments de fermentation extérieure où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchainés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des vizirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu & du renversement des empires soumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres constitutions d'état, montrer la cause des effets contraires.





CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

C'E chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent, que je me croirois à ce sujet dispensé de tout examen, si je ne sentoie combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu peut être agréable au public ; & combien les détails, sur une pareille matiere, sont instructifs pour ceux-même qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux ; je les arrête sur la Grece, sur Rome : & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conservées avec soin dans l'histoire, y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens, qui, placés sur l'autel des dieux, suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples, si je veux en découvrir la cause, je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (a).

Je prends l'action de Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme, pas même ceux que lui de-

(a) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des loix.

voit inspirer l'éducation Romaine : & je dis que, dans le siècle de ce consul, la législation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne consultant que son intérêt personnel, Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet, lorsqu'instruit de la discipline des Romains, on se rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du supplice de la bastonnade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'est-il pas évident qu'un consul vaincu, fait prisonnier & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains sans craindre ce mépris, toujours si humiliant de la part des républicains, & si insoutenable pour une ame élevée ? qu'ainsi, le seul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de sa défaite ? Il devoit donc s'opposer au traité d'échange que le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit, sans doute, sa vie par ce conseil : mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit assez vraisemblable, qu'étonné de son courage, le sénat n'en feroit que plus empressé à conclurre un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs, en supposant que le sénat se rendît à son avis, il étoit encore très-vraisemblable que, par crainte de représailles, ou par admiration pour sa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité, & que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut, sans doute, l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité qui, sans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine : Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (b) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernements ; & qu'en conséquence, ces mandarins soient élevés à des postes supérieurs, ou rabaissés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs & les Romains furent si longtemps animés de ces vertus mâles & courageuses, qui sont, comme dit Balzac, *des courses que l'ame fait au delà des devoirs communs*, c'est que les vertus de cette espece sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ces pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes sans doute un prince il-*

(b) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'orient ; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts & de s'opposer aux séditions. D'ail-

leurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même à cet égard est très borné.

lustre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés sous ma loi, vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts, & la sûreté à l'incertitude de leurs possessions. Aujourd'hui votre favori, demain je serois votre maître. Un tel discours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (c) qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre : Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute*. A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains, qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnaissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue*.

Si l'histoire Grecque & Romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque

(c) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il sentoit tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en se formant en république, ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : " Dom Louis & moi, favons bien que Charles II est hors des royaumes qui lui

" appartiennent ; mais, entre toutes les raisons qui peuvent engager les rois nos maîtres à songer à son rétablissement, une des plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de former une république puissante qui, dans la suite, donneroit à penser à tous ses voisins."

inutilement toute l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que, dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (d) ; c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état : repos comparable au moment de silence, qui, dans la nature, précède de quelques instants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes sont comme ces chevaux qui, ferrés par les morilles, souffrent, sans remuer, les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut seule entretenir, dans le corps politique, la douce fermentation qui le rend sain & robuste, & qui développe toute espèce de vertus & de talents. Les siècles les plus favorables aux lettres ont, par cette raison, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reste, cette passion de la gloire, qui, divinifiée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans ses républiques pauvres & guerrières.

(d) Dans ces pays, l'esprit que sous de grands princes & les talents ne sont honorés de grands ministres.



CHAPITRE XXIII.

Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les nations opulentes.

LES héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparaître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac disoit de ses habitants, qu'ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu. Le sol propre à la production des grands hommes est, dans ces républiques, bien-tôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui dispaçoit avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. *Les peuples riches, dit ce même Balzac, se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non selon l'institution morale qui se propose l'honnête & le hazardeux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les seuls qui chantaient des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grace ; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef lorsqu'il cessoit d'obéir aux loix. Il n'en est pas des nations riches, comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Partout où

le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occasionner ? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le desir de la gloire suppose toujours le desir de se rendre utile à sa nation.

Il n'en est pas ainsi du desir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, & souvent du crime ; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté, que croissent les sublimes vertus (a) ; rien de si rare que de rencontrer des âmes élevées (b) dans les empires opulents ; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu, qui

(a) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples ; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçants.

(b) De tous les peuples de la Germanie, les Sucones, dit Tacite, sont les seuls, qui, à l'exemple des Romains, fassent cas des richesses, & qui soient, comme eux, soumis au despotisme.

qui se contente de peu, est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre Anglois un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti, M. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous assurer de sa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite. *Milord*, lui repliqua le seigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole, *Milord*, ajouta-t-il, *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas, soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ses besoins : & combien en est-il qui, dans un pays riche, résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? O philosophes, s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois.* “ Rien de plus ferme & de
 “ plus vertueux, dit Cicéron, que le caractère des
 “ premiers sages de la Grece. Aucun péril ne les
 “ effrayoit, aucun obstacle ne les décourageoit, au-
 “ cune considération ne les retenoit, & ne leur fai-
 “ soit sacrifier la vérité aux volontés absolues des
 “ princes.” Mais ces philosophes étoient nés dans

un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : “ Quel spectacle plus avilissant
 “ pour l'humanité que de voir des sages prostituer
 “ leurs éloges aux gens en place ! Faut-il que les
 “ les cours des rois soient si souvent l'écueil de la
 “ sagesse & de la vertu ! Les grands ne devroient-
 “ ils pas sentir que tous ceux qui ne les entretiennent
 “ que de choses frivoles les trompent (c) ?
 “ La vraie maniere de les servir c'est de leur reprocher
 “ leurs vices & leurs travers, de leur apprendre
 “ qu'il leur sied mal de passer les jours
 “ dans les divertissements. Voilà le seul langage
 “ digne d'un homme vertueux ; le mensonge & la
 “ flatterie n'habitent jamais sur ses lèvres.”

Cette exclamation de Plutarque est sans doute très-belle ; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de même de celle de Pythagore : “ Je refuse, dit-il, le nom de philosophes à ceux qui cèdent à
 “ la corruption des cours : ceux-là seuls sont dignes
 “ de ce nom, qui sont prêts à sacrifier, devant les

(c) Il fut sans doute un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit

à haute voix & ses réflexions politiques sur l'administration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique de la philosophie, tom. II.*

“ rois, leur vie, leurs richesses, leurs dignités, leurs
“ familles, & même leur réputation. C’est, ajoute
“ Pythagore, par cet amour pour la vérité qu’on
“ participe à la divinité, & qu’on s’y unit de la
“ maniere la plus noble & la plus intime.”

De tels hommes ne naissent pas indifféremment dans toute espece de gouvernements : tant de vertus sont l’effet ou d’un fanatisme philosophique qui s’éteint promptement, ou d’une éducation singuliere, ou d’une excellente législation. Les philosophes, de l’espece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l’indigence comme la source des vertus : c’est à l’administration, plus ou moins sage, des honneurs & des récompenses qu’on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu’on n’imaginera pas sans peine, c’est que les vertus & les talents ne sont nulle part récompensés d’une maniere aussi flatteuse, que dans les républiques pauvres & guerrieres.





CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette proposition tout air de paradoxe, il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du desir des hommes sont les richesses & les honneurs. Entre ces deux objets, c'est des honneurs dont ils sont le plus avides, lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour propre.

Le desir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or ces honneurs ne sont nulle part repartis avec plus de justice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les services rendus à la patrie, ont, par conséquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur : aussi les républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vastes & riches empires de l'orient.

Chez les peuples opulents & soumis au despotisme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés, & si dans l'orient les sultans en sont les dispensateurs, on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en d'corent. Aussi, dans ces pays, les honneurs ne sont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil, parce qu'ils sont rarement unis à la gloire, qui n'est point en la disposition des princes, mais du peuple ; puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnoissance publique. Or, lorsque les honneurs sont avilis, le desir de les obtenir s'attiedit ;

ce desir ne porte plus les hommes aux grandes choses ; & les honneurs deviennent dans l'état un ressort sans force, dont les gens en place négligent avec raison de se servir.

Il est un canton dans l'Amérique, où, lorsqu'un sauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une assemblée de la nation : *Tu es un homme*. Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talents.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois jetter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre, qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le regne de Claude : Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse ; ce citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédait le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe & de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : “ Que diroient
“ nos ancêtres, si, dans cette même Rome, où l'on
“ enterroit nos premiers rois sans pompe, où l'on n'a
“ point vengé la mort du destructeur de Carthage &
“ de Numance, ils assistoient aux obseques d'un cor-
“ beau ! ”

Mais, dira-t-on, dans les pays soumis au pouvoir arbitraire, les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui, sans doute : mais ils le sont plus souvent du vice & de la bassesse. Les honneurs sont, dans ces gouvernements, comparable à ces arbres épars dans les déserts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel, deviennent trop souvent la proie du serpent qui, du pied de l'arbre, s'est en rampant élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paye les services rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent est bientôt surchargée de dépenses, l'état épuisé devient bientôt insolvable ; alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on qu'éclairés par le besoin, les princes, en cette extrémité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si, dans les républiques pauvres, où la nation en corps est la distributrice des graces, il est facile de rehausser le prix de ces honneurs, rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conséquent, en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs, lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce sujet, qu'on ne peut, sans étonnement, considérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour

veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'assurât de la réalité des talents qu'elle récompense ? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas & dans l'éducation particulière, &, peu à peu, dans l'éducation publique ? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus, que d'hommes, s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses font les grandes vertus, & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux ; je suis, je pense, en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or ce que je dis de la passion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.



C H A P I T R E X X V .

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

P OUR sentir toute l'exactitude de ce rapport, c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du désir de s'en emparer, ces mêmes Espagnols quittent leurs biens, leurs familles ; entreprennent, sous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat, le besoin, le nombre, la valeur ; & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or, & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigents, je vois les Flibustiers passer des mers du nord à celles du sud ; attaquer des retranchements impénétrables : défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de soldats disciplinés : & ces mêmes Flibustiers, après avoir ravagé les côtes du sud, se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord, en surmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord, les premiers peuples qui se présentent à mes regards

sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorsque la crédulité la réalise. Aussi, tant qu'ils sont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenses célestes, est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers, avides du trépas, dit un de leurs poètes, le cherchent avec fureur : dans les combats, frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorsqu'il s'écrie, sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ? Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi, j'y vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, se dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarrazins que le Très-haut leur a livré la terre, qu'il fera marcher devant eux la terreur & la désolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enseigne que l'Eternel a jetté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche, précipité de ce pont, fera, en tombant, reçu *dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscur caveau de la maison de la fumée.* Pour confirmer la mission du prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur l'Al-borak, il a parcouru les sept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds

posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième ; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts ; qu'il a donné la parole aux brutes ; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (a) ; & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrazins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste destiné aux hommes vaillants. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus vive croyance & soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs ; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre, tous les rois descendroient de leur trône pour la suivre. Mais, que vois-je ? C'en est une qui s'avance ; elle a un cotburne d'or pour chauffer ; d'une main*

(a) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant aperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autrefois ce même prophète raffasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le P. Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les

épaules de moutons rôtis, les musulmans assurent que, s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappants & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaine, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut de son vivant enlevée au ciel. Ils célèbrent son assumption.

elle tient un mouchoir de soie verte, & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait signe de la tête, en me disant : Venez ici, mon bien aimé . . . Attendez-moi, divine bouri ; je me précipite dans les bataillons infidèles, je donne, je reçois la mort & vous rejoins.

Tant que les yeux crédules des Sarrazins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient, les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjugué en six cents ans.

Aussi les Grecs, supérieurs aux Arabes, en nombre, en discipline, en armures & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux, comme des colombes à la vue de l'épervier (b). Toutes les nations liguées ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister, il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet ani-

(b) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ses armées, assemble à ce sujet un conseil, moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire, on en cherche les causes ; & l'on conclut, selon l'usage de ces temps, que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la prière.

Cette résolution prise, l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restoient encore après tant de désastres ; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit, s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions ; que, depuis la destruction de la république, les Romains n'étoient plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

moit les musulmans; promettre le ciel & la palme du martyr, comme S. Bernard la promit du temps des croisades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidèles: proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés, qui, moins habiles que S. Bernard, la rejetèrent d'une commune voix (c). Il ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favorisoit l'extinction du christi nisme & les progrès des Sarrazins, auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces évêques continuèrent donc d'attribuer aux crimes de la nation les calamités qui désoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les succès étonnans des Sarrazins dépendoient tellement de la force de leurs passions, & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux; que ces mêmes Arabes, ces guerriers si redoutables, devant lesquels la terre trembloit & les armées Grecques fuyoient dispersées comme la poussière devant les aquilons, frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de musulmans nommés les Sâfrien (d). Echauffés, comme tous

(c) Ils alléguoient, en faveur de leur sentiment, l'ancienne discipline de l'église d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de S. Bazile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans,*

s'approcher de la communion. D'où l'on pourroit conclure que, s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

(d) Ces Sâfrien étoient si redoutés, qu'Adi, capitaine

réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces sectaires voyoient, d'une vue plus distincte, les plaisirs célestes que l'espérance ne présentait aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Saffriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, disoient-ils, à leur aspect, devoient, frappées de terreur ou de lumière, se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la fleche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Saffriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions ; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espece, c'est encore le degré inégal de leur force, toujours occasionné par la diversité des gouvernements & des positions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différents.

Lorsque Thémistocle vint, à main armée, lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république ; ces alliés, dit Plutarque, s'empresrent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richesses qu'il pouvoit leur enlever les rendoit souples aux volontés d'Athenes. Mais, lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peu-

d'une grande réputation, avant reçu ordre d'attaquer, avec six cents hommes, cent vingt de ces fanatiques qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan ; ce capitaine représenta qu'avidés de la mort, chacun de ces sectaires pouvoit com-

battre avec avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point dans cette occasion compensée par l'inégalité du nombre, il ne hazarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

ples indigents ; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces insulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puissantes divinités, *le Besoin & la Force*, qui, disoit-il, entraînent toujours la Persuasion à leur suite ; *Thémistocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, nous nous soumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes, *l'Indigence, & le Désespoir* qui méconnoît la Force.

La vivacité des passions dépend donc ou des moyens (e) que le législateur emploie pour les allumer en nous, ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives, plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi, les succès, comme le prouve toute l'histoire, accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes : vé-

(e) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la foiblesse, encore plus que la sottise, qui dans la plupart des gouvernements éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est-il, par exemple, un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun fait le remède à ce mal, & sent en même temps combien il seroit

difficile de l'appliquer. Que d'obstacles, en effet, l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public ? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit, que de constance enfin ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus grande gloire ; & qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser par-tout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale, ainsi qu'en physique & en mécanique, les effets sont toujours proportionnés aux causes.

rité trop peu connue, & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inspirer des passions ; art jusqu'à présent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état, mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instants critiques on peut tirer des passions lorsqu'on fait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, aussi certains que ceux de la géométrie, ne paroissent, en effet, avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que, si la vertu, le courage, & par conséquent les passions dont les soldats sont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils sont rangés, un traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des généraux que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la tactique (f).

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célèbres & opiniâtres défenses d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ces succès, attribués tant de fois, par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés, au hasard, ou à une folle témérité, parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts

(f) La discipline n'est, pour ainsi dire, que l'art d'inspirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

presque invisibles dont ce héros se servoit pour opérant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent, dans tous les hommes communément bien organisés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.



CHAPITRE



CHAPITRE XXVI.

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

SI, pour déterminer ce degré, je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie, j'y vois, à l'ordre de leurs khalifes, des hommes, impatients de la mort, se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abîmes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée ; en conséquence, le desir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux, & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie, on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, désert & sauvage du ferrail, c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténèbres de la foi musulmane, qu'on leur annonçoit la mission, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophète, & l'entier dévouement dû aux ordres du khalife : c'est là, qu'en leur faisant les descriptions les plus voluptueuses du paradis, on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient-ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être ; où, par des desirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs

les plus vifs ; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme & l'enflammer du fanatisme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante, le transportoient, pendant son sommeil, de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là, couché sur des fleurs, entouré de fontaines jaillissantes, il repose jusqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puissances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ses regards, & les arrête sur des femmes charmantes, que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles sont instruites dans l'art de séduire ; il les voit s'avancer vers lui en dansant ; elles jouissent du spectacle de sa surprise ; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des desirs inconnus, opposent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs qui s'en irritent : elles cèdent enfin à son amour. Alors, substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse, elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse, succède un sentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs ; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs, ce jeune homme, assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y soit enivré de nouveau, & reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche, à son réveil, les objets qui l'ont enchané ; ils ont, comme une vision trompeuse, disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris ; il ne retrouve près de lui que des imans : il leur raconte les

songes qui l'ont fatigué : à ce récit, le front attaché sur la terre, les imans s'écrient : " O vase d'élection ! ô mon fils ! sans doute que notre saint prophète t'a ravi aux cieux, t'a fait jouir des plaisirs réservés aux fideles, pour fortifier ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille faveur par " un dévouement absolu aux ordres du khalife."

C'est par une semblable éducation que ces dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance : c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre, si je l'ose dire, la vie en haine & la mort en amour ; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes, & leur inspiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques instants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instants, parce que cette espèce de courage disparoît bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions, celle du fanatisme, qui, fondée sur le desir des plaisirs célestes, est sans contredit la plus forte, est toujours chez un peuple la passion la moins durable, parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions dont la raison doit insensiblement saper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations ; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, &

n'eût à la fois corrompu chez ce peuple & les mœurs & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux especes de courages, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité ; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur discipline & leur armure, s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonois (a), & par les duels des Européens, & enfin par la fermeté des gladiateurs,

(a) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés ; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

de ces hommes pris au hazard, qui, frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arene avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumieres.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend donc uniquement & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, se ressouvenir, & à observer les rapports que ces divers objets ont entr'eux & avec nous ; il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; parmi les hommes communément bien organisés (b), il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une seconde demonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées que nous avons intérêt à

(b) C'est-à-dire, ceux dans que sont la plupart des hommes.
l'organisation desquels on mes.
n'apperoit aucun défaut, tels

voir les objets différens de ce qu'ils font. Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'est point nécessaire ; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours, qui ne soit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, aperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (c) ; mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles

(c) J'observerai à ce sujet que, si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public ; & si le hazard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la na-

ture sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hazard que de l'excellence de l'organisation ; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du hazard se trouve comprise.

ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penser, de la haine qu'en conséquence ils contractent, dans leur première jeunesse, pour l'application dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion, comme sa nouveauté peut encore étonner, qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent ; je vais, conséquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre suivant, pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.





CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'Expérience semble démentir mes raisonnements ; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale disposition à l'esprit, pourquoi, dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on si peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Descartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de le Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siècle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question, qu'on examine la multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'ames douées de la plus grande disposition à l'esprit ; supposons dans le gouvernement un desir vif de mettre ces dispositions en valeur ; si, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions, ne se trouvent que dans une ville opulente, c'est, par conséquent, dans les huit cents mille ames qui vivent

ou qui ont longtemps vécu à Paris (a) qu'on doit chercher & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différents genres de sciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille âmes, si d'abord l'on en supprime la moitié, c'est-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'oppose au progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs ou livrés à des plaisirs qui remplissent une partie de leur journée ; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés dès leur jeunesse dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux ; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation ; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui des six mille ; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents d'animés du desir de s'instruire ; que, de ces six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce desir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées ; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour

(a) Qu'on parcoure la liste des grands hommes : on verra que les Molière, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Pascal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c. ont, pour perfectionner leur esprit, eu besoin du secours de la capitale ; que les talents campa-

gnards sont toujours condamnés à la médiocrité ; & que les Muses, qui recherchent avec tant d'empressement les bois, les fontaines & les prairies, ne seroient que des villageoises, si elles ne prenoient de temps en temps l'air des grandes villes.

perfectionner leur talents, & qui réunissent ainsi deux qualités, que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inaliabiles ; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisée par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer ; & que, de ce nombre ainsi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renversements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès ; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former de grands hommes, s'oppose à leur multiplication ; & que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors, pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands hommes dans certains siècles ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats sont du soleil, ni à tous les raisonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames & sur les esprits, pour-

quoi ces Romains (b), si magnanimes, si audacieux sous un gouvernement républicain, seroient-ils aujourd'hui si mous & si efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens qui, jadis recommandables par leur esprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en sont-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Asiatiques, si braves sous le nom d'Éléamites, si lâches & si vils du temps d'Alexandre, sous celui de Perses, seroient-ils, sous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un siècle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux observateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorsqu'après la guerre du Péloponnèse, ils eurent laissés introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, si redoutables aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs, si souvent défaits par leurs ennemis, montrèrent-ils, sous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les sciences & les arts, tour à tour cultivés & négligés chez différents peuples, ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un dialogue de Lucien, " Ce n'est point
 " en Grece, dit la Philosophie, que je fis ma pre-

(b) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne

Rome, disent-ils, le conquit par ses vertus & sa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ses ruses & ses artifices politiques ; & le pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome.

“ miere demeure. Je portai d'abord mes pas vers
“ l'Indus ; & l'Indien, pour m'écouter, descendit
“ humblement de son éléphant. Des Indes, je
“ tournai vers l'Éthiopie ; je me transportai en
“ Egypte : d'Egypte, je passai à Babylone ; je
“ m'arrêtai en Scythie ; je revins par la Thrace.
“ Je conversai avec Orphée, & Orphée m'apporta
“ en Grece.”

Pourquoi la philosophie a-t-elle passé de la Grece dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople & dans l'Arabie ? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des azyles dans la France, l'Angleterre, & jusques dans le nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décus à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé : A quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales ?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences ; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.



CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui, presque toutes, tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits ? ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois apaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin ? ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir ; plus la vie est heureuse, plus on craint de la perdre : & delà les horreurs qu'éprouvent, à l'instant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie est heureuse, moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le paysan attend la mort.

Or, si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir, le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur, chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (a). Pour être absolument sans courage, il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés de passions différentes, telles sont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conséquence, l'homme capable des résolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, fera sans courage lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le flibustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espérance du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit quand il marchoit

(a) La nation la plus courageuse est, par cette raison, la nation où la valeur est le mieux récompensée, & la lâcheté le plus punie.

à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers qu'il s'imaginait devoir l'empêcher de verser (b). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse ou ses enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquels il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, & qui s'exerce sur les obstacles que le hazard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur ; il faut maintenant, pour prévenir toute objection & jeter plus de jour sur une matière si importante, distinguer deux espèces de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets : cette espèce de courage, commun à presque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions, en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs, leur dérobent du moins une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens, il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pil-

(b) Voyez l'histoire critique de la philosophie.

lage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'affaut, l'avarice fascina ses yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger disparaîtra ; il sera d'autant plus intrépide, qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à sa résistance & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi, parce qu'il se croit heureux ; celui-là, parce qu'il se croit *dur* ; un troisième, parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide l'épée à la main, sera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit & sans crainte de Paris à Versailles ? cependant la maladresse d'un postillon, ou la rencontre d'un assassin dans une grande route, sont des accidents plus communs, & par conséquent plus à craindre, qu'un coup de tonnerre ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainsi que l'obscurité des bois, présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril

que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, se tuer & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que, seuls & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment, il saisissent le moment d'un transport pour se donner, si je l'ose dire, la mort, sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit, sur presque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Asie, les échauffer d'*opium* ; en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir ou par le bruit du tambour ou par les cris qu'on leur fait jeter (c). C'est par ce moyen que, leur cachant une partie du danger auquel on les expose, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en est peu, qui, dans le lit (d) ou sur l'échaffaud, con-

(c) Le maréchal de Saxe, en parlant des Prussiens, dit à ce sujet, dans ses *Réveries*, que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant, est très-bonne. Distrain par cette occupation, le soldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger.

En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui se peignoient le corps d'une manière effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux sont les premiers

vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort qu'il n'entrevoit que confusément.

(d) Si les jeunes montrent en général plus de courage au lit de la mort, & plus de faiblesse sur l'échaffaud que les vieillards ; c'est que, dans le premier cas, les jeunes gens conservent plus d'espoir ; & que, dans le second, il y a une plus grande perte.

fidèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron, si brave dans les combats, ne montra-t-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus, Caton & Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il est, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine César, il leve une armée, attaque, combat Octave ; il est vaincu, il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives est capable des plus grandes choses : non seulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presque autant le nom de sages que de courageux ; la plupart seroient sans courage dans les tortures : ils n'ont point assez de vie & de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point, en eux, l'effet d'une passion forte, mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas que d'être malheureux. Or cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi, parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort, en est-il peu qui, par le massacre des tyrans, aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui défarmoient leur bras. De

pareils hommes se noient, se font ouvrir les veines, mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espèce de courage. Si l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle n'ose se frapper d'un coup de stilet, s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte vraie ou fausse d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre ; & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examineur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinoceros & ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Nègres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de

Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes : mais alors, toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire : on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays ; on y verra les Sarrazins descendre en foule des sables brûlants de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusques dans le cœur de la France ; on verra ces mêmes Sarrazins briser d'une main victorieuse les étendards des croisés ; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée ; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibirie ; & par les conquêtes des incas ; & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation ; & enfin, par ces Romains qui portèrent leurs armes victorieuses jusques dans la Sarmatie, & les îles Britanniques. Or, si la victoire a volé alter-

nativement du midi au nord, & du nord au midi; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (e) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du nord, & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différents du leur; il est évident que les conquêtes des septentrionaux sont absolument indépendants de la température particulière de leurs climats; & qu'on chercheroit en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'est que des peuples féroces & encore sauvages (f) tels que l'étoient alors les septentrionaux, sont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la mollesse, &

(e) Tacite dit que, si les septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

(f) Olaus Vormius, dans ses *Antiquités Dannoises*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Dannemarck, c'est-à-dire des inscriptions qui y étoient gravées en caractères Runes ou Gothiques. Ces rochers for-

moient une suite d'histoire & de chronologie qui composoit presque toute la bibliothèque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelque événement, on se servoit de pierres brutes, d'une grosseur prodigieuse; les unes étoient jettées confusément, on donnoit aux autres quelque symétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui servoient de sépulture aux princes & aux héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'ossements & d'armures qu'on en tire.

soumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (g) alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi sous ses loix : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour subjuguier l'Asie, ils n'eurent, dirait-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquièrent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se sont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Crassus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la mollesse des Asiatiques que les Romains durent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, & non à la température particulière des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des septentrionaux.

(g) Si les Gaulois, dit César, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cèdent maintenant la gloire des armes ; c'est depuis qu'instruits, par les Romains, dans

le commerce, ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, est arrivé aux Bretons ; ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.



CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux.

EGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, & qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire: on fait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses; que l'amour n'amollit point le courage (a); que les nations les plus sensibles à ses plaisirs ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, souvent été les plus braves &

(a) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération; ils leur croyoient quelque chose de divin, les admettoient dans leurs conseils, & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs; les décisions des femmes passaient,

chez eux, pour des oracles. Sous Vespasien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia* & plusieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin, dit Tacite, à la société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats & leur sagesse dans les conseils.

les plus courageuses ; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (*b*) des Asiatiques ; & qu'enfin, longtemps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus septentrionales, une religion absolument semblables à celle du prophète de l'orient (*c*).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de restituer, si j'ose le dire, l'ame & le corps aux Asiatiques, on a cherché, dans la position physique des peuples de l'orient, la cause de leur servitude : en conséquence, on a regardé le midi comme une vaste plaine dont l'étendue fournissoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes ; que le nord, au contraire, peut être considéré comme une plaine vaste, déserte & couverte de bois, comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondements du despotisme oriental, il faut bien avoir recours aux causes morales, & par conséquent à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se polissant les nations perdent insensiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après sa formation, toute société, selon les différentes cir-

(*b*) Au rapport du chevalier de Beau-jeu, les septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius, in *Itinere Danico*, dit la même chose.

(*c*) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

constances où elle se trouve, marche d'un pas plus ou moins rapide à l'esclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société, doivent, par conséquent, avoir été les premiers soumis au despotisme ; parce que c'est à ce terme qu'aboutit toute espece de gouvernement, & la forme que tout état conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons, comment est-il encore des républiques sur la terre ? Si toute société, leur répondra-t-on, tend, en se policant, au despotisme, toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de siècles, se changent en déserts ; les plaines, où s'élevoient des villes immenses, où s'élevoient des édifices somptueux, se couvrent peu à peu de forêts où se réfugient quelques familles, qui insensiblement reforment de nouvelles nations sauvages ; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire, que, si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves ; & si les nations de l'Europe, à l'exception des Moscovites, peuvent être regardées comme des nations libres ; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées : c'est, que du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des especes de sauvages ; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'est qu'après une longue suite de siècles & par des tentatives insensibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour ver-

tueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir assez les ames pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (d). Si les nations de l'Asie sont le mépris de l'Europe, c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme, destructeur de toute espece d'esprit & de talents, qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la physionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence sur leur esprit ; &

(d) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu il y a quelques années en Angleterre. Le prince Edouard, poursuivi par les troupes du roi, trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges ; il s'y présente, & leur dit : *Souffrez, qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil & assez lâche pour le livrer ?* A cette question, le tribunal se tait, se leve, & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre

s'occuper du bien de ses vassaux ; un Turc n'établit point chez lui de manufacture ; il ne supportera point, avec un plaisir secret, l'insolence de ses inférieurs ; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse que, dans un cas pareil, fit un seigneur Anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de respect de mes vassaux, je sais, comme vous, que la misere a la voix humble & timide ; mais je veux leur bonheur : & je rends graces au ciel, puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

que, si toutes nos idées, comme l'a démontré M. Locke, nous viennent par les sens, les septentrionaux, n'ayant point un plus grand nombre de sens que les orientaux, tous par conséquent ont, par leur conformation physique, d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires, & par conséquent aux causes morales, qu'on doit attribuer toutes les différences d'esprit & de caractère qu'on découvre entre les nations. C'est, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractère distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées, où l'on conserve encore le desir d'écrire, où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire, où par conséquent la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblème, il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets, & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les peuples & les souverains, qu'un philosophe Indien inventa, dit-on, le jeu des *échecs*. Il en donna des leçons au tyran; lui fit remarquer, que, si dans ce jeu, les pièces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la prise de ses pièces, se trouvoit dans l'impuissance de se défendre; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (e).

(e) Les Vizirs ont, par de semblables adresses, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux Souverains. " Un

Je pourrais donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens ; ces exemples feroient, je crois, sentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet, le genre de l'histoire, qui suppose, sans doute, beaucoup d'esprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons historiens sont-ils si rares ? C'est que, pour s'illustrer en ce genre, il faut non seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puisse

“ roi de Perse en colere, dé-
 “ posa son grand vizir, & en
 “ mit un autre à sa place ;
 “ néanmoins, parce que d'ail-
 “ leurs il étoit content des
 “ services du déposé, il lui dit
 “ de choisir dans ses états un
 “ endroit tel qu'il lui plairoit,
 “ pour y jouir le reste de ses
 “ jours avec sa famille, des
 “ bienfaits qu'il avoit reçus
 “ de lui jusqu'alors. Le Vizir
 “ lui répondit, *je n'ai pas be-*
 “ *soin de tous les biens dont votre*
 “ *majesté m'a comblé, je la sup-*
 “ *plie de les reprendre, & si*
 “ *elle a encore quelque bonté*
 “ *pour moi, je ne lui demande*
 “ *pas un lieu qui soit habité, je*
 “ *lui demande avec instance de*
 “ *m'accorder quelque village dé-*
 “ *sert, que je puisse repeupler*
 “ *& rétablir avec mes gens,*

“ *par mon travail, mes soins*
 “ *& mon industrie.* Le roi
 “ donna ordre qu'on cherchât
 “ quelques villages tels qu'il
 “ les demandoit ; mais après
 “ une grande recherche, ceux
 “ qui en avoient eu la com-
 “ mission, vinrent lui rap-
 “ porter qu'ils n'en avoient
 “ pas trouvé un seul. Le roi
 “ le dit au vizir déposé, qui
 “ lui dit : *Je savois fort bien*
 “ *qu'il n'y avoit pas un seul en-*
 “ *droit ruiné dans tous les pays*
 “ *dont le soin m'avoit été com-*
 “ *fié. Ce que j'en ai fait, a*
 “ *été afin que votre majesté sût*
 “ *elle-mém' en quel état je les*
 “ *lui rends, & qu'elle en charge*
 “ *un autre qui puisse lui en*
 “ *rendre un aussi bon compte.*”
 Galland, *Bons mots des Ori-*
entaux.

impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le despotisme s'y oppose, & ferme la bouche aux historiens (f), si sa puissance n'est, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est, à la Chine, l'établissement d'un tribunal d'histoire; tribunal également sourd, jusqu'aujourd'hui, aux prières comme aux menaces des rois (g).

(f) Si, dans ces pays, l'historien ne peut, sans s'exposer à de grands dangers, nommer les traîtres qui, dans les siècles précédents, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendants souvent aussi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un ministre seroit-il le bien public? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissants, infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus qu'à la réputation de leurs pères? Comment, dans ces gouvernements, oser demander des vertus à un citoyen? oser déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne sont point les hommes qui sont méchants; c'est la législation qui les rend tels, en punissant quiconque fait le bien & dit la vérité.

(g) Le tribunal d'histoire, dit M. Freret, est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du pa-

lais, c'est-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres tout ce qui se passe & se dit au-dedans, c'est-à-dire, toutes les actions & les discours du prince, des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appri. Il la signe, & la jette, sans la communiquer à ses confrères, dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connoître l'esprit de ce tribunal, M. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong dont il étoit le général; (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement, & la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé, destitua le président, le condamna à mort, supprima la relation, & nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédants de college, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence & sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouverent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (b), le de-

mémoires de cet événement pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse cassa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition ; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre fait à ce sujet. Ta-i-t-song, deuxième empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal qu'il lui fît voir les mémoires destinés pour l'histoire de son regne. *Seigneur, lui dit le président, songez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des souverains ; que nous cesserions d'être libres,*

si vous persistiez dans votre demande... Eh quoi ! lui répondit l'empereur, vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'êtes si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettois ? .. Il se seroit pas, reprit le président, en mon pouvoir de les cacher. *Ce seroit avec douleur que je les écrirais ; mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

(b) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le regne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit M. l'Abbé de la Bletterie, un homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'esprit, s'il fût entré dans le monde sous le regne de Néron.

spotisme n'ait tari les sources de l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même, je dis que, par le choix de son sujet, Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre, il avoit à réveiller en eux les passions de la haine & de la vengeance : & comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de stupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblée des idées qui leur étoient utiles ; & le despotisme ayant interdit, dans presque toute l'Asie, l'étude de la morale, de la métaphysique, de la jurisprudence, de la politique, enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité ; les orientaux doivent en conséquence être traités de barbares, de stupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la postérité.





CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grece est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui font-ils si différents des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que, semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse, le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (a). Or,

(a) Rien en général de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société, & la font en conséquence ou triste, ou gaie, ou grossière, ou spirituelle. Il me semble entendre des minimes auxquels on demande quel est, en fait de cuisine, le goût François, & qui répondent qu'en France on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter, dans le caractère d'une nation, les changements arrivés dans son administration & dans ses

mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'aperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes, la nation François ne peut être gaie ; puisque la classe des payans, qui compose à elle seule les deux tiers de la nation, est dans le besoin, & que le besoin n'est jamais gai : qu'à l'égard même des villes, la nécessité où, dit-on, se trouvoit la police de payer, les jours gras une partie des mascarades de la porte S. Antoine, n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois : que l'espionnage peut être utile à la sûreté de

sous

sous la forme de république, quelle contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur de la Grece, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils, dont je rends graces aux dieux ; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espère que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes traités acroamatiques. Quelle supériorité me reste-t-il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu sçavois cepen-*

Paris ; mais que, poussé un peu trop loin, il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques uns de ceux qui en ont été chargés : que la jeunesse, en s'interdisant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté qui souvent a besoin d'être animée par le vin : & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la grosse joie de ses assemblées, en a banni la véritable. Aussi la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractère de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite

quelque part en France, c'est certainement les jours de fête aux Porcherons ou sur les Boulevards : le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs, la gaieté suppose l'aisance ; & le signe de l'aisance d'un peuple, est ce que certaines gens appellent son insolence, c'est-à-dire, la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme : connoissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits ; l'indigence les cède.

dant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On fait que Ptolémée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, & députa vers lui des ambassadeurs; que les Athéniens élevèrent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place, si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour; vous y serez utile non seulement à un grand roi, mais encore à toute la nation Macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes en donne aux peuples.* Adieu. Zénon lui répondit : *J'approuve à la noble ardeur qui vous anime: au milieu du faste, de la pompe & des plaisirs qui environnent les rois, il est beau de désirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions: si vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur.* Adieu.

Au reste, ce n'étoit point à la seule philosophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit si précieux à la Grece, que, sous peine de mort & par une loi expresse, Athenes leur défendoit de s'embarquer (b). Les Lacédémoniens, que certains auteurs

(b) Un poëte est aux isles homme merveilleux. Cet titre seul Mariannes regardé comme un le rend respectable à la nation.

ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus grossiers que spirituels, n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (c) aux beautés des arts & des sciences. Passionnés pour la poésie, ils attirèrent chez eux Archiloque, Xenodame, Xenocrite, Polymnesté, Sacados, Periclite, Phrynis, Timothée (d) : pleins d'estime pour les poésies de Terpandre, de Spéndon & d'Alcman, il étoit défendu à tout esclave de les chanter ; c'étoit, selon eux, profaner les choses divines. Non moins habiles dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : " quiconque, dit Platon, converse avec " un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, " peut lui trouver l'abord grossier : mais, s'il " entre en matière, il verra ce même homme " s'énoncer avec une dignité, une précision, une " finesse, qui rendront ses paroles comme autant " de traits perçants. Tout autre Grec ne paraîtra, près de lui, qu'un enfant qui bégaye." Aussi leur apprenoit-on, dès la première jeunesse,

(c). A la vérité, ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chassèrent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus sage de fuir que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poésie, mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère, la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux La-

cédémoniens, prouvent que le dessein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple grossier.

(d) Les Lacédémoniens Cynethon, Dionysodote, Aréus, & Chilon l'un des sept sages, s'étoient distingués par le talent des vers. La poésie Lacédémonienne, dit Plutarque, simple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les âmes l'ardeur & le courage.

K i j .

à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées, ils joignissent les graces & la finesse de l'expression ; que leurs réponses, toujours courtes & justes, fussent pleines de sel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation ou par lenteur d'esprit, répondoient mal ou ne répondoient rien, étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte, comme le seroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi, rien n'en imposoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit dans sa jeunesse affranchi de toute crainte ; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grece, où l'on leur rendoit un hommage si général & si constant ? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains siècles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV ; certains vents amènent les grands hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allègue, en faveur de ce sentiment, les peines que se font vainement données quelques souverains (e) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts

(e) Les souverains sont sujets à penser que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation ; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux un peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les états, les ma-

ladies lentes à se former ne se dissipent qu'avec lenteur ; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siècles d'ignorance, le terrain des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savants. Tel étoit le siècle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur supériorité aux savants qui les avoient précédés dans la carrière des sciences & des arts : carrière où ces mêmes savants n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 mai 1543, où François premier fait *les plus expresses défenses d'user de médisance & d'invectives contre Aristote* (f), & les vers que Charles IX adresse à Ronsard (g).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'est, qu'assez semblables à ces artifices, qui,

(f) Dans les plus beaux siècles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis son portrait en regard avec celui de JESUS-CHRIST ; quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissements. On lui immola plu-

sieurs critiques, & entr'autres, Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage sous le titre de *Censure d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, & le firent exiler.

(g) Voici les vers que le monarque écrivoit au poëte :

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner ;
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservoit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle s'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

K i i j

rapidement élancés dans les airs, les parfément d'étoiles, éclairent un instant l'horizon, s'évanouissent & laissent la nature dans une nuit plus profonde ; les arts & les sciences ne font, dans une infinité de pays, que luire, disparaître, & les abandonnent aux ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands hommes sont presque toujours suivis d'un siècle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause, ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En effet, si l'admiration est toujours l'effet de la surprise, plus les grands hommes sont multipliés dans une nation, moins on les estime, moins on excite en eux le sentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en restent éloignés. Après un tel siècle, il faut souvent le fumier de plusieurs siècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut, dans les sciences & dans les arts, attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres ; & qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu, en esprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet, si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des pays divers ; il seroit impossible, vu l'ancienneté du monde, que la nation à cet égard la plus favorisée n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande supériorité sur toutes les autres. Or l'estime qu'en fait d'esprit ont tour-à-tour obtenue les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent

le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidait de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication aussi simple & aussi naturelle des phénomènes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la température particulière de son pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation, ait jusqu'à présent donné aucune supériorité constante sur les autres peuples ; on pourroit du moins soupçonner que les petites différences qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation, n'ont pas une influence plus sensible sur leurs esprits (b). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres ? C'est que le génie n'est point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres, n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur : c'est que, dans un homme, le génie suppose une

(b) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légère, qu'on peut la con-

sidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques ; & qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

vie studieuse & appliquée ; & qu'une vie, si différente de la vie commune, paroitra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit, dit-on, est-il plus commun dans ce siècle que dans le siècle précédent ? & pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrse, & si peu qui soient animés de l'esprit du Dieu qui le porte ? C'est que les gens de lettres, trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin, sont forcés de se jeter dans le monde : ils y répandent des lumières, ils y forment des gens d'esprit ; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent, dans la solitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps qui, poussé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit ; & qui nous apprennent que, semblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y restent sans action si nulle étincelle ne les développe, l'esprit reste sans action s'il n'est mis en mouvement par les passions ; que ce sont les passions qui, d'un stupide, font souvent un homme d'esprit ; & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature ; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont longtemps vécu dans la province, pourquoi n'en seroit-il aucun qui excellât dans des arts tels que la poésie, la musique & la peinture ? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques instans qu'exige l'exercice de certaines places ; &

dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est longtemps appliqué? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité; c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raison, enfin, entre les grands hommes, les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propres à élever cet homme de génie au ministère. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'élève point aux premières places. C'est pourquoi, si l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les César, les Annibal, les Lycurgue, &c, peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux; tous les autres, & même quelques-uns des plus célèbres dans l'histoire, & dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quel qu'éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières, que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractère (i), plus qu'à celle de leur esprit,

(i) Les caractères forts, & aux grandes choses que de par cette raison souvent injustes, sont, en matière de politique, encore plus propres grands esprits sans caractère. Il faut, dit César, plutôt exécuter que consulter les entre-

qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus, qu'ont laissé les Auguste, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-quin, & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours, c'est que le génie est commun, & les circonstances propres à le développer très-rares. Si on peut comparer le profane avec le sacré, on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appelés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes dépend donc & du gouvernement sous lequel ils vivent, & du siècle plus ou moins heureux où ils naissent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (k). Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer

prises hardies. Cependant ces grands caractères sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion, qui suffit pour former un grand caractère, n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi, entre trois ou quatre cent ministres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractère, lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit ;

supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

(k) L'opinion que j'avance, consolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit ; mais à l'éducation qu'ils

les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit

ont reçue, ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, est en droit de penser que, s'il eût été plus favorisé de la fortune, s'il fût né dans un certain siècle, un certain pays, il eût été lui-même semblable aux grands hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement ; parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie un homme médiocre, & qu'il n'est point de stupide qui, tous les jours, ne remercie avec complaisance la nature, du soin particulier qu'elle a pris de son organisation. En conséquence, il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil lutte longtemps contre ce sentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'est pas

qu'il soit plus sensé ; ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la sotte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-dessus établis, en les supposant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la paresse nous irrite contre toute idée neuve qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir senti l'aiguillon de l'envie, saisissent avidement le vrai partout où ils l'aperçoivent. Eux seuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la présentent, la font percer & l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse ou par l'envie.

à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, & par conséquent de bonheur dans la société ; & combien la persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons de la nature, s'opposoit aux progrès de la science de l'éducation, & favorisoit, à cet égard, la paresse & la négligence. C'est dans cette vue qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature & l'éducation, je me suis apperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matiere si importante, que je tâcherai, dans le discours suivant, de fixer, d'une maniere précise, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.





DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS À L'ESPRIT.

CHAPITRE I.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelques vagues que soient ces espèces de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud, & mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les sentiments propres à remuer nos passions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certains especes de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales ; & , pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies, les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différens suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno* ; *j'enfante*, *je produis* ; il suppose toujours *invention* : & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes son de deux especes. Il en est que nous devons au hazard ; telles sont la boussole, la poudre à canon, & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : & , par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau aperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités, & intéressantes

pour l'humanité (a). Or, c'est le hazard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressants qu'ils traitent, & que c'est ce même hazard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science, qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière, & ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple ? alors celui qui la lui donne obtient le titre de génie sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la Passion jusqu'aux poètes Hardy & Rotrou & jusqu'à la Mariamne de Trifstan, le théâtre François acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque ; Corneille est un génie (b).

(a) Le neuf & le singulier dans les idées ne suffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut de plus que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point

que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

(b) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, susceptible de

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée, & qu'il n'y a point de sauts dans la nature (c). Aussi peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres ; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence de cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montaigne, entrevoient confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par une infinité d'applications ; & Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (d). Les

nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(c) Il est, en ce genre, mille sources d'illusion. Un homme fait parfaitement une langue étrangère : c'est, si l'on veut, l'Espagnol. Si les écrivains Espagnols nous sont alors supé-

rieurs dans le genre dramatique, l'auteur François qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu les modèles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il seroit impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

(d) Je pourrois même dire : accompagné de quelques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain voit, dans chaque sie-

ouvrages

ouvrages du génie font semblables à quelques-uns de ces superbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, si le hazard, c'est-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts & dans les sciences ; s'il détermine l'instant dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le nom de génie ; quelle influence plus grande encore ce même hazard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état ?

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard qui le place dans le temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter son nom.

Qui doute que ce même hazard, si favorable à

ele, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre ; c'est qu'il

rend ses idées avec plus de force & de netteté ; & qu'enfin on voit toujours, à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jetta par ses victoires les fondements du trône qu'Auguste affermit (e) ; c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains ; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation.

(e) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux, même au jugement sévère de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses & des choses nouvelles.

“ Si, pour exciter leur verve,
“ ajoute cet illustre auteur, on
“ voit de grands Poètes pren-

“ dre Homere pour modele,
“ se demander, en écrivant :
“ *Homere eût-il pensé, se fût-il*
“ *exprimé comme moi ?* Il faut
“ pareillement qu'un grand
“ général, admirateur de
“ quelque grand capitaine de
“ l'antiquité, imite Scipion &
“ Ziska, dont l'un s'étoit pro-
“ posé Cyrus, & l'autre Anni-
“ bal pour modele.”

Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusements nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules (f) & de ses succès ; succès qu'il ne

(f) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mène à peu près la vie de tout le monde, n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'élève point au-dessus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie suppose toujours, dans un homme, un desir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espèce de desir, n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures

de son temps. *O mes amis !* leur répond il, *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses ?*

Corneille étoit sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet : *Je viens, lui dit-il, monsieur, retirer ma parole & vous exposer les motifs de ma conduite Eh ! monsieur, réplique Corneille, ne pouvez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet du sa-

doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premiers difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

vant Budé, lui dire que le feu est à la maison : *Eh bien, lui répondit-il, avertissez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves, qui, si souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie, que je citerai à ce sujet deux traits du célèbre la Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son *saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-

doux & très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre, le reporte à son ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce saint Paul là n'est pas mon homme.* C'est avec la même naïveté que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais, *Comment, s'écrioit la Fontaine, des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un S. Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si amusant ?*

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressants, vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

Le génie, en quelque genre que ce soit, est toujours le produit d'une infinité de combinaisons qu'on ne fait que dans la première jeunesse.

Au reste, par *génie*, je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs & si imparfaits ; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies ; le premier, par la naïveté, le sentiment & l'agrément qu'il a jetté dans ses narrations ; le second, par la correction, la force & la poésie de style qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau, on est forcé de convenir, qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes espèces de génie sont plus ou moins desirables. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si je l'ose dire, le génie de nécessité. Le poète épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression ; au contraire, un poème bien versifié, & plein de beautés de détail & de poésie, fût-il d'ailleurs sans invention, sera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques : dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fond. Pour instruire les hommes, il faut,

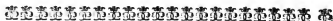
ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne font qu'un mérite secondaire. Aussi, parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grace, & même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en sortent : il naît tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, & fait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célèbre, peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espece de génie dont il est doué ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poëte célèbre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poëte médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment

où, par ses talents & ses découvertes, celui qui cultive les arts ou les sciences puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc, en partie, l'œuvre du hazard ; c'est le hazard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres ; & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en saisit, les présente, & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hazard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, dispersés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières, poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement les unes contre les autres, elles se choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horison est éclairé.





CHAPITRE II.

De l'imagination & du sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination* ; il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes ; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous ; & l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances aperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'isle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (a) comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis

(a) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend les idées par des images. Il est vrai

que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention & la passion. Il est cependant facile

XIV, fait par le Brun, diffère du tableau composé (b) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination qu'elle n'est guère employée seule que dans les descriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que le vêtement aux idées & aux sentiments qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde ; elle expliquoit presque seule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une naïade, que sortoient les ruisseaux qui serpentoient dans les vallons ; les forêts & les plaines se couvroient de verdure par les soins des dryades & des napées ; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les orcadés ; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amoncelloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la physique, si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tonquin, a fixé l'instant de la formation des perles (c) : c'est elle

de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination qu'un poète excellent dans le genre tragique ou comique, ne fera souvent

qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(b) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

(c) L'imagination, soutenue

encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant à son gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique, s'est d'une aile audacieuse souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir longtemps parcouru les deserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point ; ce point marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taaulus* des Phéniciens, couvrait le vaste abyme, est affecté d'amour pour ses propres principes ; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *desir* ; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse ; cette corruption contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents,

de quelque tradition obscure & ridicule, enseigne, à ce sujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme, il est battu, fait un traité & obtient, pour son fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits, le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son pere, un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet, exécute sa promesse, & ne soupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre est-il armé de l'arc

merveilleux, qu'il marche contre son beau pere, le défait, & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparôit au roi du Tonquin & lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le pere indigné saisit sa fille, tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le pere la frappe, le sang coule : la métamorphose commence ; & la côte, souillée de ce parricide, est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

sous le nom de *zophasemin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit ; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons, elles les réfléchissent & en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent ; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre ; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (d).

(d) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-six mille ans des abîmes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La nature, réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend porté sur les ailes des vents, leur souffle fait écouler les eaux ; le terrain humide est desséché ; les plaines, les forêts se couvrent de verdure, & la terre reprend sa première forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitants de Lao, le siècle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy suan*, s'abaisse sur la surface des eaux : une fleur surnage sur leur immensité ; le mandarin l'aperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille ; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu ; mais, ne pouvant se priver entièrement de sa vue,

Dans la Grece, elle inspiroit Hésiode, lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : “ Au commencement étoient le Chaos, le noir Erebe & le Tartare. Les temps n'existoient point encore, lorsque la Nuit éternelle, qui, sur des ailes étendues & pesantes, parcouroit les immenses plaines de l'espace, s'abbat tout-à-coup sur l'Erebe : elle y dépose un œuf ; l'Erebe le reçoit dans son sein, le féconde : l'Amour en fort. Il s'élève sur des ailes dorées, il s'unit au Chaos : cette union donne l'être aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes & aux animaux. Déjà Vénus, conçue dans le sein des mers, s'est élevée sur la surface des eaux ; tous les corps animés s'arrêtent pour la contempler ; les mouvements que l'Amour avoit vaguement imprimés dans toute la nature se dirigent vers la beauté. Pour la première fois, l'ordre, l'équilibre & le dessein sont connus à l'univers.”

Voilà, dans le premier siècle de la Grece, de quelle manière l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses con-

il se place à quelque distance d'elle : c'est de-là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, élève les montagnes ; & vit parmi les hommes jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de la terre, il vole vers le ciel : mais

les portes lui en sont fermées, & ne se r'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue & rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres ; tableau, dont la composition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

ceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la suite de l'expérience ; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies ? L'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression ; qu'on préfère, à la lumière douce & pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie sur des roses ; la déesse se réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ses joues, un voile léger dérobe une partie de ses beautés ; l'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance ; le voile est arraché d'une main impatiente, Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du desir : & c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices & aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination re-

présentera la Paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi, que dans la poésie, l'imagination fait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégories qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné : elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté ; parce que les hommes, qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; & de-là ces disputes éternelles & vives qui, si souvent, ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ? Ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir ; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poëte sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir & portera d'ivresse dans l'ame du héros, plus son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, & plus ce tableau excitera

dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui :

“ J'étois un jour dans le bain : une terre odorante, d'une main aimée, passa dans la mienne.
“ Je lui dis : Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle
“ me répondit : Je ne suis qu'une terre commune,
“ mais j'ai eu quelque liaison avec la rose ; sa vertu
“ bienfaisante m'a pénétrée ; sans elle je ne serois
“ encore qu'une terre commune (e).”

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espèce. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie souvent l'un pour l'autre, il faut se rappeler qu'il est des passions de deux espèces ; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature, tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire,

(e) Voyez le *Gulistan* ou l'*empire des Roses* de Saadi.

manger, &c. ; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, & ne sont proprement que des passions factices, telles sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, &c. Conséquemment à ces deux espèces de passions, je distinguerai deux espèces de sentiments. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce, c'est-à-dire, à nos besoins physiques ; ils reçoivent le nom de sensations : les autres ont rapport aux passions factices, & sont plus particulièrement connus sous le nom de sentiments. C'est de cette dernière espèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs, ni par conséquent sans sentiments ; mais que ces sentiments sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles, on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi ? si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, si notre peur calcule & raisonne, notre peur est foible, & l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorsqu'un desir seul regne dans notre âme, y commande impérieusement à des desirs subordonnés. Quiconque cède successivement à des desirs différents, se trompe : il se croit passionné ; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un desir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous

ce

te qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés & capables de sentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions & des sentiments. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique où les loix sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterrains allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénètrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions & de certains sentiments est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres & principalement les poètes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & surtout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentiments, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentiments, si l'on n'en est soi-même susceptible.

Tom. II.

M

Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne fait jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (*f*) : on est toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être en général susceptible de passions ; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espèce de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent faiblement. - Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je fais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands succès ; mais, quelque mérite que supposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scène où Catilina, pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus, lui dit :

(*f*) Dans les ouvrages de théâtre, rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? On fera exécuter en ce genre, à son héros, des

actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poètes dramatiques exempts de ce défaut.

*Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur :
Forcé de se plier aux mœurs de ses complices.*

*il faut, ajoute-t-il, qu'un chef de conjurés prenne
successivement tous les caractères. Si je n'avois que des
Lentulus dans mon parti,*

*Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.*

Quel caractère renfermé dans ces deux vers !
Quel chef de conjurés qu'un homme assez maître de
lui pour être à son choix vertueux ou vicieux !
Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre
l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les
caractères le superbe Catilina ! Une telle ambition
annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les
passions. Qui n'en est pas susceptible doit renoncer
à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le
public, souvent peu instruit de ce qui est en deçà ou
au delà d'une nature forte, reconnoitroit-il les grands
peintres de sentiments ? A la maniere, répondrai-je,
dont ils les expriment. A force de méditations &
de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu
près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans
une telle situation ; il peut substituer, si je peux
m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment
senti : mais il est dans le cas d'un peintre qui sur le
récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme,
& l'image qu'il s'en seroit formée, voudroit en faire
le portrait ; il seroit peut-être un beau tableau, mais
jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera
jamais le langage du sentiment.

M i j

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amants. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard ; le langage simple du sentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit :

*Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime (g) :*

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant, que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve à la fois l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la manière dont il le dit ; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il fait.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Ppsyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à peu près la même chose à Phaëton son fils ; c'est que Phaëton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (b), Bérénice reprend :

Pour jamais ! . . . que ce mot est affreux quand on aime !

Lorsque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ses prières de toucher son ravisseur, Seïde répond :

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de sentiment, seront toujours simples & dans le tour & dans l'expression. Mais l'esprit, dépourvu de sentiment, nous éloignera toujours de cette simplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne seroit-on pas à cet égard la dupe de l'esprit ? le propre de l'esprit est d'observer, de généraliser ses observations, & d'en tirer des résultats

(b) Dans la tragédie Angloise de *Cléopâtre*, Octavie rejoint Antoine : elle est belle, Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopâtre le craint ; Antoine la rassure. *Quelle différence*, lui-dit-il, *entre Octavie & Cléopâtre*. " O mon
" amant ! reprend-elle, quel-
" le plus grande différence en-
" core entre mon état & le
" sien ! Octavie est ajour-
" d'hui méprisée ; mais Oc-
" vie est ton épouse. L'es-
" poir immortel habite dans
" son ame, il essuie ses lar-
" mes, la console dans son

" malheur. Demain l'hy-
" men peut te remettre en ses
" bras. Quelle est au con-
" traire ma destinée ! Que
" l'amour se taise un moment
" dans ton cœur, il ne me
" reste aucun espoir. Je ne
" puis, comme elle, gémir
" près de ce que j'aime, es-
" pérer de l'attendrir, me
" flatter d'un retour. Un
" seul instant d'indifférence,
" & tout pour moi est anéanti ;
" l'espace immense & l'éter-
" nité me séparent à jamais
" de toi."

ou des maximes. Habitué à cette marche, il est presque impossible que l'homme d'esprit qui, sans avoir senti l'amour, en voudra peindre la passion, ne mette, sans s'en appercevoir, souvent le sentiment en maxime. Aussi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

L'on ne doit point aimer, lorsqu'on a le cœur tendre.

Idee qui lui est commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorsqu'il fait dire à Atys :

*Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible.*

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare & saisit ces instants de foiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'ob-

jet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un seul instant assure sa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets menagés avec art & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre ? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sententieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus qui l'accuse d'imprudence :

*L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il est bien suivi, c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence.*

M i i i j

*Et je fais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour
eux.*

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes, si je l'ose dire, l'esprit peut s'allier aux différents genres de passions.

Je finirai par cette observation, c'est que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici comme peintres de sentiments que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre François.



CHAPITRE III.

De l'Esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit ; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible : on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile.

& toutes les bibliothèques où ces faits sont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes, qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique & généralement de toutes les sciences.

Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes ; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas sitôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants ; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous sera longtemps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies* ? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de *l'Esprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyère. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes, c'est que les premiers traitent de matières plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus

grande quantité de combinaifons, & par conféquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conféquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser par un titre fupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniffant une infinité de vérités fous le même point de vue. Telle eft, dans le genre philofophique, la différence fenfible entre le génie & l'efprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les fciences, on défigne par le mot d'*efprit*, il femble que la différence foit à peu près la même.

Quiconque ou fe modele fur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les furpaffe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas affez combiné, n'a pas faits d'affez grands efforts d'efprit, ni donné affez de preuves d'inventions pour mériter le titre de génie. En conféquence, on place dans la liste des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campiftron & les Fléchier ; lorsqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Boffuet. J'ajouterai même, à ce fujet, qu'on refufe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand fuccès : on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils font pleins de génie, fans ofer quelques fois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, fi je l'ofe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage ; ou, comme Corneille & Racine, avoir compofé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eft, dans la poëfie, le feul ouvrage dont l'étendue fuppofe une mefure d'attention

& d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire. La première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre : telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (a), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poète, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle suppose par conséquent & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à pren-

(a) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers qu'ils en ont ; à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de législateur.

dre cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce même point de vue ; c'est qu'on a pris pour des qualités réelles & distinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *esprit* ; c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expression des effets différents que font sur nous, & les diverses especes d'idées & les différentes manieres de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attribuer aux épithetes souvent unies au mot *esprit*.





CHAPITRE IV.

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentimens, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé ; il le fouille ; &, ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractère d'un avare ; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opera d'Ifis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.

La douce illusion d'une espérance vaine

Ne les fait point tomber du faite du bonheur :

Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur :

Comme eux, à votre humeur sévère

Je ne suis point accoutumé.

Quel tourment de cesser de plaire,

Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Ce sentiment est dans la nature ; mais il est fin, il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux.

Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du sentiment, passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement déduite d'une idée générale (a). Je dis une conséquence ; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe*, ou d'*idée générale*. On dit les *principes*, & non les *idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations, jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée & tout sentiment, dont la découverte suppose, dans un auteur, & beaucoup de finesse & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de *fin*, si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scène, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais, par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

(a) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fournissent mille exemples.

Ce fait posé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot, que répétoit souvent M. de Fontenelle: *On détruiroit presque toutes les religions (b), si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (c) : mais il est peu d'hommes d'esprit.

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espèce des idées qu'à la manière de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorsque,

(b) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(c) Il en est de même de cet autre mot de M. de Fontenelle: *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Malebranche, les Leibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'ap-

pliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspect à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrain vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile* ; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée qu'elle croit infidèle, dit :

*Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi ;*

il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espèce ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente, & par conséquent au petit effort d'esprit qu'il faut faire pour les saisir. Or un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style ; toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (d) ; il faut donc être d'autant plus atten-

(d) Je fais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir pensé ; la clarté de l'expression est donc une maladresse de l'auteur ; il faut toujours jeter quelques nuages sur ses pensées. Flatés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'apercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent avec d'autant plus d'enthousi-

asme cette manière d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & résister au desir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée ? il est d'abord peu de gens qui l'entendent ; mais enfin elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur

tif

tif à rendre son idée par un tour & une expression simple & naturelle, que cette idée est plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (*e*).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain ; “ Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grimaces du temple ; le caractère pleureur, hypocrite & dévot de son héros déshonore le poëte ; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes suspendues devant les autels, & l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la foudre.” Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de fort. Or le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort,

intrinsèque, & mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a

fait à la sagacité de leur esprit.

(*e*) On désigne en Perse, par les épithètes de *peintres* ou de *sculpteurs*, l'inégale force des différents poëtes ; & l'on dit, en conséquence, un *poëte peintre* ; un *poëte sculpteur*.

1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressants pour tous les hommes en général & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthène, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre, leur disoit-il, Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthène leur présentait des idées plus convenables à leur situation présente, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propre à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (*f*).

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination ? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes ; le premier attire notre respect, & le second notre mépris (*g*).

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi : si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (*b*) qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pelion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

(*f*) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort, mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont sans contredit les plus forts.

(*g*) Tout devient ridicule sans la force ; tout s'ennoblit

avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-quin ?

(*b*) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui, *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient si rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon,

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Destin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse & même sublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints est moins fait pour étonner l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir : si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'Olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive ; il manque toujours quelques agréments à l'Olympe.

S'agit-il du terrible ? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement ; c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance & de la jalousie. La scène d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (i). Ce spectacle charme les uns, en leur laissant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui, fondée sur le desir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleversement des empires, toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité pro-

(i) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindrait de naître de leur temps. Il en est

de ces conquérants comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

chaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le poëte met sur la scène. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéressons d'autant plus vivement au fort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus estimable, c'est-à-dire, que ses idées & ses sentiments sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaisir, dans un héros, les sentiments dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre ; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Genes & celle de Rome ; qu'on trace d'une main également hardie les caractères du comte de Fiesque & de Catilina ; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit, & la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration ; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère, l'aggrandira toujours à nos yeux ; & notre illusion prendra sa source dans le desir même du bonheur.

En effet, on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant, qu'on régnera sur un plus grand peuple, que plus d'hommes seront intéressés à prévenir, à satisfaire nos desirs,

& que, seuls libres sur la terre, nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ; si, dans un siècle plus voisin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne, & s'il a renversé successivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour, comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le desir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres passions : nom qui, transporté aux héros que ces passions inspirent, a été ensuite donné aux Corneille & aux poètes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phedre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaisons & d'esprit que pour tracer, dans *Rodogune* le caractère de Cléopâtre. C'est donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonne-

ment & l'admiration générale. Le grand est donc, en tout genre, ce qui frappe universellement ; & le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration ; mais cette dernière découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée quelque forte que soit cette pensée, elle paroîtra toujours faible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la faiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut 1°. l'exprimer d'une manière nette & précise ; toute idée rendue par une expression louche, est un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte. 2°. Il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, & que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sensations, c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'est pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit

grande sans être gigantesque (k) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de *l'Esprit des loix*, lorsqu'il compare les despotes aux sauvages qui, *la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image soit neuve, ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute notre attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente une idée est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de sensations, & nous fait, en conséquence, une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de son expression ; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particulière de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, & peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas

(k) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste, dit que *les montagnes sautent comme des bœufs*, cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet,

parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabrits.

ainsi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissants, & plus souvent encore une fausse & petite politique, s'oppose aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'élève jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la faiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de *l'Esprit des loix* : “ C'est dom-
 “ mage que M. le président de Montesquieu, re-
 “ tenu, sans doute, par la crainte du ministère,
 “ n'ait pas eu le courage de tout dire. On sent
 “ bien, en gros, ce qu'il pense sur certains su-
 “ jets ; mais il ne s'exprime point assez nettement
 “ & assez fortement : on eût bien mieux su ce
 “ qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, &
 “ qu'il fût né Anglois.”

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scènes de Mahomet ! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut ; morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition Egyptienne.

“ Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le plus superstitieux ? L'Egypte, dit-il, étoit un pays d'enchantements ; l'imagination

“ y étoit perpétuellement battue par les grandes
“ machines du merveilleux ; ce n'étoit par-tout
“ que des perspectives d'effroi & d'admiration.
“ Le prince étoit un objet d'étonnement & de
“ terreur : Semblable au foudre qui, reculé dans
“ la profondeur des nuages, semble y tonner avec
“ plus de grandeur & de majesté, c'étoit du fond
“ de ses labyrinthes & de son palais que le monarque dictoit ses volontés. Les rois ne se
“ montroient que dans l'appareil effrayant & formidable d'une puissance relevée en eux d'une
“ origine céleste. La mort des rois étoit une
“ apothéose : la terre étoit affaissée sous le poids
“ de leurs mausolées. Dieux puissants, l'Egypte
“ étoit par eux couverte de superbes obélisques
“ chargés d'inscriptions merveilleuses, & de pyramides énormes dont le sommet se perdoit dans
“ les airs : dieux bienfaisants, ils avoient creusé
“ ces lacs qui rassuroient orgueilleusement l'Egypte
“ contre les inattentions de la nature.

“ Plus redoutables que le trône & ses monarques, les temples & leurs pontifes en im-
“ posoient encore plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de ces temples, étoit le colosse de Sérapis. Nul mortel n'osoit en approcher. C'étoit à la durée de ce colosse qu'é-
“ toit attachée celle du monde : quiconque eut
“ brisé ce talisman eût replongé l'univers dans son
“ premier chaos. Nulles bornes à la crédulité ;
“ tout, dans l'Egypte, étoit énigme, merveille & mystère. Tous les temples rendoient des oracles ; tous les antres vomissoient d'horribles
“ hurlements ; partout l'on voyoit des trépieds
“ tremblants, des pythies en fureur, des victimes,
“ des prêtres, des magiciens qui, revêtus du pouvoir des Dieux, étoient chargés de leur vengeance.

“ Les philosophes, armés contre la superstition,
 “ s’éleverent contr’elle : mais, bientôt engagés
 “ dans les labyrinthe d’une métaphysique trop
 “ abstraite, la dispute les y divisa d’opinions ;
 “ l’intérêt & le fanatisme en profitent, ils fé-
 “ condent le chaos de leurs systèmes différents ;
 “ il en sort les pompeux mystères d’Isis, d’Osiris
 “ & d’Horus. Couverte alors des ténèbres mys-
 “ térieux & sublimes de la théologie & de la re-
 “ ligion, l’imposture fut méconnue. Si quelques
 “ Egyptiens l’apperçurent à la lueur incertaine du
 “ doute, la vengeance toujours suspendue sur la
 “ tête des indiscrets ferma leurs yeux à la lumière,
 “ & leur bouche à la vérité. Les rois même,
 “ qui, pour se mettre à l’abri de toute insulte,
 “ avoient d’abord, de concert avec les prêtres,
 “ évoqué autour du trône la terreur, la supersti-
 “ tion & les fantômes de leur suite ; les rois, dis-
 “ je, en furent eux-mêmes effrayés, bientôt ils
 “ confièrent aux temples le dépôt sacré des jeunes
 “ princes ; fatale époque de la tyrannie des prê-
 “ tres Egyptiens ! Nul obstacle alors qu’on pût
 “ opposer à leur puissance. Les souverains furent
 “ ceints dès l’enfance du bandeau de l’opinion ;
 “ de libres & d’indépendants qu’ils étoient, tant
 “ qu’ils ne voyoient dans ces prêtres que des
 “ fourbes & des enthousiastes soudoyés, ils en de-
 “ vinrent les esclaves & les victimes. Imitateurs
 “ des rois, les peuples suivirent leur exemple,
 “ & toute l’Egypte se prosterna aux pieds du pon-
 “ tife & de l’autel de la superstition.”

Ce magnifique tableau, de M. l’abbé Cartaut,
 prouve, je crois, que la foiblesse d’expression qu’on
 nous reproche & qu’en certain genre on remarque
 dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de
 génie de la nation.



CHAPITRE V.

De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie est une espece d'instinct qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumiere*.

Dans le physique, la lumiere est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumiere est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumiere est donc accordé par la reconnoissance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point aplani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne considere point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication en-

tre la science & l'ignorance. Il s'aperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adresse, y préparer son esprit ; *qu'une idée nouvelle, pour me servir de son expression, étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté, il y réussit : la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnaissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir que tout se tient & s'amène dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière, que je compare à ces racines déliées qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement ; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (a).

(a) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples, & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non* ; c'est à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois que la même chose *est* & *n'est*

pas. Toute vérité peut se ramener à ce terme : &, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumière. Mais, que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point, & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples ! C'est le travail de tous les siècles & de tous les esprits. Je ne vois, dans les savants, que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non* ; tandis que le public at-

L'esprit de lumiere n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est, à la philosophie, ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre, avec force & harmonie, les pensées des poètes ; tout l'art des esprits de lumiere est de rendre, avec netteté, les idées des philosophes.

Sans exclurre, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'esprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne sont pas si heureux. L'esprit de lumiere n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, & l'organe par lequel il communique, aux esprits communs, des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumiere avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces & leur siecle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des

tend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de

saisir les vérités qu'ils lui proposent.

forêts, & franchit les halliers & les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clarières, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans des arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvoit donner toutes les règles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poèmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poète & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul faisoit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumière à les découvrir toutes, est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellents préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la versification, ni de l'art d'émouvoir les passions; il est vraisemblable qu'en observant les règles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit, de la différence établie entre le génie & l'esprit de lumière, que le genre humain n'est redevable à cette dernière sorte d'esprit d'aucune espèce de découvertes, & que les esprits de lumière ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi, j'observerai que tout homme qui se concentreroit dans un genre, & n'exposeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumière.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumière sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différents. Ce qu'on appelle de la lumière suppose presque toujours une certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés, &, dans la conversation, l'emporter sur le génie. Que, dans une assemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poëte, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, & développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille maladroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poëte, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, & qu'un diseur des lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière & d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs, & par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrants & les esprits de lumière &

d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils les creusent ; ils parcourent, en profondeur, l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet ; a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences, n'est, selon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la dernière résolution possible. Qui sauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres, qui s'occupent de sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié ; telles sont, la morale, la politique, la métaphysique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie ? on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'esprit d'un homme, juge ses ouvrages, & n'applique jamais à son esprit l'épithète de pénétrant ; il attend, pour louer, que, par la solution de quelques problèmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme

ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'est que la sagacité & la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité, lorsqu'ayant très-longtemps médité, & ayant très-habituellement présents à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversation, on les saisit & les pénétre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût : c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le *goût*, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement ; telles sont la géometrie, la mécanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits ; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge : tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la con-

noissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles & de tous les pays, mais la connoissance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, & par conséquent deux différentes especes de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude : tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des sentiments propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théâtre & surtout des pieces ressemblantes aux pieces déjà données. L'autre espece de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde & de l'humanité & de l'esprit du siècle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette derniere espece de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomène littéraire ? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a sa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui sont propres ; M. de Fontenelle les pré-

sentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui sont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse & une élégance continues. Or chacun de ces hommes illustres, nécessairement par son goût à regarder sa manière comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la saisit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent souvent sur le même ouvrage, & l'écrivain célèbre, & le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui, & non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de manière, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion, & ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considère & juge un ouvrage.





C H A P I T R E V I.

Du bel esprit.

C E qui plaît dans tous les siècles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithète de beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulièrement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poèmes, des romans, des

tragédies, des panégyriques, des histoires (a), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du moins sous un autre nom, on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la distinction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque M. de Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées ; & si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (b), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

(a) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

(b) Je rapporterai à ce sujet un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : son con-

fesseur, pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation, lui décrivait les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite, *Eh bien ! dit-il au malade, vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes ? Ah ! mon-sieur, répondit Malherbe, ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais style m'en dégoûte.*

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendrait aucune estime (c) ; & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées ; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses ; & l'on n'en fait, dans le monde, que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits ; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel esprit sont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire & plaire, quelle connoissance ne faut-il pas avoir & de sa langue & de l'esprit de son siècle ? Que de goût, pour présenter toujours

(c) Un homme ne seroit homme d'esprit, pour avoir plus maintenant cité comme fait un madrigal ou un sonnet.

ses idées sous un aspect agréable ! que d'étude, pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'ame & l'esprit du lecteur ! que d'observations, pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse, & prévenir son inconstance !*

C'est en ce genre la difficulté de réussir qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles & mystérieuses, & s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse & l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins sensible au sens (*d*) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours intelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions ex-

(*d*) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées ; on le juge sur les mots.

Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement ; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

trêmement simples ; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire : &, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire ; & qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au jouailler, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les savants & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conséquence, peu de cas du bel esprit : & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils font presque tous, plus ou moins, semblables à ce géometre devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité ; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scènes, & la rend en disant : *Pour moi, je ne sais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit, à peu près, dans le cas de ce géometre : la poésie n'avoit point de charmes pour lui ; il méprisoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ; il avoit,

difoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliotheque (e).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser ; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savants & quelques beaux esprits ; je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie la remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigants, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal ; ils le soupçonnent ; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre ? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière ob-

(e) " Il y a, disoit ce même
" abbé de Longuerue, deux
" ouvrages sur Homere qui
" valent mieux qu' Homere
" lui-même ; le premier, c'est
" *Antiquitates Homericae* ; le
" second, c'est *Homeri gnomo-*

logia, per Duportum. Qui-
" conque a lu ces deux livres
" a lu tout ce qu'il y a de bon
" dans Homere, & n'a point
" essuyé l'ennui de ses contes
" à dormir debout."

seure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puissants (*f*) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers ; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner ; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres ; & qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guere plus connu, & les savants & les philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(*f*) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête

des sots ; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.



CHAPITRE VII.

De l'esprit du siècle.

CETTE forte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté ; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé* : cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (a), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes ; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite ; qu'elle ne s'occupe guere que

(a) Mille traits, agréables dit Boileau, *veut mettre à profit* dans la conversation, seroient *son divertissement*.
insipides à la lecture. *Le lecteur,*

tenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot, qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniere de se louer est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense est un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui est un homme charmant ; il est environné d'auditeurs reconnoissans ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, & ne cessent d'applaudir à des bons mots qui les soustroient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi, disoit un homme de beaucoup d'esprit, que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra, je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse.* Mais, si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle ; ils veulent se

aussi ridicule qu'un *viens charmant* ; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bien-tôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (c). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations ; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ses pairs ; à présent, que chacun aspire à l'esprit & s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promènent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que, dans les livres, comme le disoit un

(c) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain il-

lustre, un célèbre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlèvera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel esprit que celui dont aucune nation ne veut ?

Anglois, il faut aller à la chasse des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?

Toutes les injustices de cette espece sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'esprit & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit : l'homme d'esprit, qui le fait, les écoute sans dégoût : il n'apperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains ; &, pour dire modestement qu'il sait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*d*) ; il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé ; que les auteurs ne font que se répéter, & qu'ils ne diffèrent entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les loix de la pesanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux ? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit,

(*d*) Le savant, dit le proverbe Perfar, fait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir.

a-t-on déterminé l'espèce de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce & l'esprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (e), telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siècle, présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'igno-

(e) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répète tous les jours. *Punir & récompenser* est un axiome. Tout le monde en fait les mots ; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'apercevrait dans toute son étendue auroit résolu, par l'application de ce principe, le problème d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répète tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entières en oraison. L'évêque le fait, il va la voir : *Quelles sont donc les*

longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ? Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. Le *Pater*, reprend l'évêque, est sans doute une excellente prière ; mais enfin un *Pater* est bientôt dit. O monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux seuls mots, *Pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrais dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on en peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

rance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On fait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie, pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (f) : lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondrait-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives ; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être générale-

(f) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poète, ce n'étoit qu'une idée vague : elle est au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux ; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit, *Nil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philosophe Grec, que l'aperceance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartenoit en entier au philoso-

phe Anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'apercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore aperçu, c'est proprement faire une découverte ; que cette découverte suppose du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menaient à ce principe ; & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

ment connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (g), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descendu jusqu'à la poésie; &, de la poésie, jusqu'aux pont-neufs: Ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles,

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, & les gens du monde sont trop légers, pour obéir longtemps au même sentiment: d'ailleurs, ils ne haïssent point le mérite & surtout le mérite littéraire; souvent même ils le protègent: leur unique pré-

(g) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magistrat. *Je fais des livres,* répondit-il.

Mais aucun de ces livres n'est encore parvenu ? *Je le crois bien,* reprend l'auteur: *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique: je ne compose que pour les colonies.*

tention, c'est d'être agréables & brillants dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siècle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entièrement occupée de son chien, elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offense ; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle fait qu'on est quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots (*b*), qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins, pour elle, un amusement, qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'esprit du siècle ; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siècles de la Grèce, & de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne fera-t-il pas forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme, qui, l'œil fixé, l'ame absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux Muses ? Dans le second tableau, ne fera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du Dieu de la raillerie, c'est-à-dire, sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin & un œil

(*b*) C'est à ce sujet que les Persans disent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

moqueur ? Or, ces deux portraits si différents nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siècle, un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente ; & que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable & fort curieuse pour la postérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'estime ou du mépris que, dans chaque siècle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.





CH A P I T R E V I I I.

De l'esprit juste (a).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugemens toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne fait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés de style ; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette dernière partie ; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle & par conséquent la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

(a) Dans un sens étendu, cette sorte d'esprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de l'acception la plus commune.

On ne peut donc, sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons, où, pour bien voir, il faut voir beaucoup ; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition, l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admises, en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves, est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même, en général, plus estimé des gens médiocres, que ne le sera l'esprit supérieur, qui, rappelant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les transportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur paresse & blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'esprit juste, l'on ne sera jamais cité que comme un fou, si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il pissait, il submergeroit tout le Bishnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine ; il étoit prêt à périr, lorsqu'un medecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre :

Narfingue (b), lui dit-il, *est en feu ; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, & passe pour fou.(c)

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme foux, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux,

(b) Capitale du Bijnagar.

(c) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions: *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* " S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne ; si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon vers l'an 968, ayant consulté les Docteurs pour savoir si en ligne directe la représentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de différents avis, on nomma deux braves pour décider ce point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit la représentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir." *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrais citer encore ici

d'après les mémoires de l'Académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui se pratiquoit ainsi : " Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau ; s'il surnageoit, on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & son volume étant supérieur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. On n'ignoroit pas sans doute un principe de statique aussi simple, d'une expérience si commune ; mais la simplicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire connoître la vérité. *Ibid.*

mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou, & le musulman qui, d'après l'alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien ; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils ? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *sous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription : LE PRESENT PONT EST FAIT ICI ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des bonzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres, & même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des forciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu, & passer, chez la plupart des nations, pour aussi démontrée ? Par quelle

raison enfin des absurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas sur nous la même impression ? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt ; c'est que personne ne répète, d'après le villageois, *le présent pont est fait ici* ; & qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement, mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement, qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossière. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premières & générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espèce de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obscure, & tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beau-

coup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entière, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : Or ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour

lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, surtout lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mauvaises têtes (*d*). O esprits justes ! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante ? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, sans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les

(*d*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est le plus souvent dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

grands talents. Mais, en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guère utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire, les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnaissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiselle de Scudéry, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (e). Il n'y a donc proprement que ces

(e) L'âne, dit, à ce sujet, Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrivent le génie, ils croient l'être par la justice ; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.



CHAPITRE IX.

Méprise de sentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentiments : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique, ou de sentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAP.



CHAPITRE X.

*Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs
qui nous déterminent.*

UNE mere idolâtre son fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, & ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matiere ? C'est, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne seroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable ? on voit des procureurs, des avocats ; on en consulte un grand nombre, on lit les factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns

sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'est la cause, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits fils ; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des peres & des meres qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur seroit insupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde fait ce trait de la vie de M. de Lauzun : Il étoit à la bastille ; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison, il s'avise d'apprivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (a), écrase cette araignée. Le prisonnier en ressent un chagrin cuisant ; il n'est

(a) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain disent-ils que, cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de

la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang froid son semblable, le massacreroit certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignoit la potence.

point de mere que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents ? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroissent en général plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un pere, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mere aime plus tendrement son fils, mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (b), dont tant de gens font parade & dont ils se croient vivement affectés, n'est le plus souvent en eux, qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de

(b) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut ; & c'est, à cet égard, pour satisfaire & ses besoins & surtout sa curiosité qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour

d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations ? La plupart d'entre eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs désirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues ; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidèle, & qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance.

l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, & les persécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fautive, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéissance aveugle; nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons.* Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, seroit un blasphème. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (c) fut indig-

(c) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoir le droit de punir par l'affreux supplice du feu les erreurs

d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins? s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces pères qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les

nement traîné dans les prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde, que son système scandalisa d'abord les imbécilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, soleil*? Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les princi-

temples, les concerts & sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelque oreilles délicates ? & qu'enfin ils eussent aperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chèrement gagées dans les églises : alors ils seroient nécessairement convenus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des loix ; & qu'ils ne punissoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple.

Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adresse aux inquisiteurs qui condamnerent Galilée : " Quel étoit, leur
" dit-il, votre aveuglement,
" lorsque vous traînâtes indignement ce grand homme
" dans vos cachots ? Est-ce là
" cet esprit pacifique que vous
" recommandez le saint apôtre
" qui mourut en exil à Patmos ? Non : vous fûtes
" toujours sourds à ses préceptes. Persécutons les savants : telle est votre maxime. Orgueilleux humains, sous un extérieur
" qui ne respire que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si doux, & qui trempez vos mains dans le sang,
" quel démon funeste vous introduisit parmi nous ? "

Q i i j

pes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez ? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution ? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (*d*). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'hu-

(*d*) Si le même dévôt fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant ; comment concilier des con-

duites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile ; & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

manité, & qui le souleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil qui, se déguisant (e) à ses yeux sous l'apparence du zèle (f), en font le persécuteur des hommes éclairés ; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots & dressé les buchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs décisions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une méprise

(e) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à la humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le desir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zèle louable. Aussi la plupart de ces passions s'allient-elles assez communément avec la bigoterie.

(f) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions ; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver à son gré dans tous les princes qui lui déplaisoient.

Qiii]

de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de vizir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public ; & que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même ; &, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les sciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, & par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se propose tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, & qui lisent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant, leur diroit-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ? riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret & du respect que vous affectez pour l'usage, & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé ; & c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractère paresseux & méditatif peut avoir de la singularité, mais jamais il ne la

jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoissance du monde faut-il avoir, & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractère & le proportionner à notre mérite ? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose ? il faut en convenir ; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la sibille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui sait si pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devrait toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit,

par exemple, s'habille d'une manière singulière : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or ce qui perdrait un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier : mais tu fais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (g). Tu ressembles à ces femmes contre-

(g) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : Nous fuyons les gens d'esprit ; c'est mauvaise compagnie, ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour,

la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le désir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à

faites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché ; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour ; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu de souper, une femme croit voir une araignée : la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés ; c'étoit le premier ministre du duc : Ah ! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez ! & que j'ai de grâces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eb ! madame, qui pourroit y tenir ?* répond le ministre : *mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse ?* Ah ! monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle,* ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eb quoi !* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris,*

cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi fripons que les fots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur ; mais le fot

n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs.

Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; &c, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Salomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité*. C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est surtout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.





CHAPITRE XI.

Des conseils.

TOUT homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient sur sa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très facile de se détromper sur ce point ; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source ? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage ; & beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte nous est agréable : c'est un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien ? Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement, sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc, presque toujours, la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive,

nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile; souvent même il est ridicule; parce qu'en général c'est toujours soi qu'on y propose pour modele. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, & lui propose ses vues & ses projets: Abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions & des caractères différents, si j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes passions données, mon caractère formé, & mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que le caractère une fois formé, il est impossible d'en changer; que les plaisirs d'un homme modéré seroient insipides pour un ambitieux; & que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allègue, l'homme modéré lui répétera toujours: *il ne faut pas être ambitieux*. Il me semble entendre un médecin dire à son malade: *Monsieur, n'ayez pas la fièvre*. Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle, toute assemblée de femmes & tout amusement frivole; occupez-vous tout entier de votre fortune; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir; j'aime les femmes avec fureur:

comment y renoncer ? Vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir, le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupaient dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même dispaçoit bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au-dessus de l'eau, & se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre, & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le sage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'est ordinairement ne rien dire, sinon : J'agirois de cette manière, je dirois telle chose. Aussi ce mot de Molière, *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (a). Il me semble voir les chef des Natchès (b),

(a) Qui n'est point écuyer ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir

étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

(b) Peuples sauvages.

qui,

qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au soleil son frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte peut sans doute se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais, comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt ? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide ; & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur ; c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur ? Qui sait si, le caractère formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde fait cette réponse d'un fameux oculiste : un paysan va le consulter ; il le trouve à table, bûvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le paysan. *Vous abstenez du vin,* reprend l'oculiste. *Mais il me semble,*

TOM. II.

R

reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous blêvez ? . . . Oui vraiment ; c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs ; & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages ! Il est même des hommes, & l'expérience (c) ne l'a que trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossières : un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arriere, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers : mais, si l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve partout qu'une mer rude & fatigante.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs. Aussi devroit-on souvent se rapeller ce mot de Socrate :

(c) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde & peut-être une première nature,

il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute la vie.

Puissai-je, disoit ce philosophe, toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raison la meilleure des conseilleres ! Quiconque écoute la raison est non seulement sourd aux mauvais conseils, mais pese encore à la balance du doute les conseils même de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (d) qui, connoissant la rareté & le prix d'un bon conseil, en font & doivent toujours en être avarés. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme ? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentiments qui l'animent, & du degré de sentiment dont il est affecté ? Quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, & juger, en conséquence, si tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne se changera pas en vertu

(d) Chaque siecle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espece ; & cependant, en morale comme en médecine, on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale,

comme toute autre science, demande beaucoup d'étude & de médiation. Chacun croit la savoir, parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils de l'homme sage ? Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil, toujours humiliants, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on fait, on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent & croient en mes lumières : me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, sur qui doit tomber ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ail-

leurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes se reprochent réciproquement, & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il la croit fausse : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sinceres. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges souffre du moins qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'esprit en fera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, & par conséquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter, avec reconnoissance, les dures représentations d'un conseiller vertueux ? Oui, sans doute, mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractère les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire, des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai, de plus, qu'une

vérité dure peut quelquefois le flatter : c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui dise, Vous êtes un sot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchise, l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animerait point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à sa cour que des hommes qui, relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets & ses plaisirs, pourroient l'éclairer sur l'objet de ses desirs : il ne seroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (e). Loin de lui fuïroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône, ce seroit lui demander l'impossible, & vouloir un effet sans cause. Les tyrans & les grands princes doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis ; ils ne diffèrent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués &

(e) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, sont si indifférents aux bons conseils, ils ont si rarement besoin d'amis vertueux, que c'est toujours un signe de calamité publique,

lorsque ces hommes vertueux paroissent à la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'extrémité, & dans l'instant où communément l'état est sans ressource.

flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière ; & c'est uniquement en ce point qu'ils sont différents entr'eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce desir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la soumission aveugle qu'il exige ? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une manière insultante ; s'il donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet sous toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute, propres à marquer la situation de l'ame. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans examen, &c.* C'est à cette manière de conseiller qu'on reconnoît l'homme sage ; lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit : & , s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres, c'est que ces derniers, souvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irrésolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme, qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié, qui conseille, prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis ? va-t-on même jusqu'à les mépriser ? c'est alors qu'elle se fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ses représentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours, ses expressi-

ons & sa maniere particuliere de s'exprimer : aussi l'homme qui, par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions, donneroit le signe auquel on peut les reconnoître, mériteroit sans doute infiniment de la reconnoissance publique. C'est alors qu'on pourroit dans le faisceau de sentimens qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de sentimens, dans les erreurs les plus grossieres.





CHAPITRE XII.

Du bon sens.

LA différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes, & l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choses où pour bien voir, il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? l'homme de bon sens est aveugle : privé de passions, il se trouve, en même-temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention, ni par conséquent aucun esprit : & c'est, si je l'ose dire, où le bon sens finit que l'esprit commence (a).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste, qui, de toutes les fortes d'esprit, est sans contredit l'espece la plus voisine du bon sens, n'est pas lui-même exempt

(a) On voit que je distingue ici l'esprit du bon sens, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

de passions. D'ailleurs, les fots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la pesanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens, lorsqu'à cet égard, l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain ? les gens de bon sens peuvent être appelés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal, & s'oppose aux remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui,

né sensible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur ; & ce cœur s'ouvre encore aux faiblesses des autres ; sa sensibilité se ranime avec eux ; il jouit enfin du plaisir d'être sensible sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses faiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels ; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnaissance publique, ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si désirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le plus funeste seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'est-ce en effet que l'homme prudent ? celui qui conserve, des maux éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui lui seroit funeste. Or supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au malaise d'une grossesse, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfants ?

Quel homme, conséquent aux principes de sa religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici bas ; & , tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austère, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté ? Quel homme ne choisiroit pas, en conséquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enfvelir dans un monastere (b) ? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'est desirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison, synonyme du mot de *bon sens* & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime ; que la sagesse qu'on lui suppose tient à son inaction ; & que son infailibilité apparente n'est le plus souvent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les fots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des fots comme des filles laides qu'on cite toujours comme

(b) Lorsqu'il s'agissoit à la Chine de savoir si l'on permettoit aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés

à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoiient pas, disoient ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait fût s'étendre beaucoup.

bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux, & les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conséquence les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent & doivent réellement placer au dessus de l'esprit ? En effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres, & les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile : & de-là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut mieux qu'esprit & que génie* : phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.





CHAPITRE XIII.

Esprit de conduite.

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur ; & l'esprit de conduite de devoit être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractère & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissants dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite* que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des graces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernements où les graces sont dans la main de quelques hommes dont la gran-

deur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des graces ; & c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toute sorte de caractères & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractères : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs ou son espion. Aussi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hazard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à son protecteur ; c'est le hazard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans bonheur & sans humeur*, disoit M. le duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait*. Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hazard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux friponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce & le forcent à devenir le protecteur de l'offensé ; celui-là, dis-je, a

porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est aperçu qu'il pouvoit, dans la maison des gens en place, se créer la charge de plastron des plaisanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins, est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt, mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il se propose, une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux, qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit, en conséquence, ont joué la folie, se sont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs, hélas ! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse ! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir ! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué ; or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent les défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi*
petit

petit devant Alexandre, disoit Parmenion à Philotas : ménage lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié. Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrète aux talents supérieurs (a) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. Monsieur, disoit un pere à son fils, vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumieres sont courtes, votre esprit est borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intrigant, & ne peut, presque jamais, savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du pur hazard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoissance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre

(a) Tout le monde fait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisans la meilleure ; il le

lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il ; le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui,*

l'homme d'intrigue & le philosophe, on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courrier & le géographe. Le premier fait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles ; mais il ne connoit certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée de peuple ; il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silencieux, que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siècles & de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes ; & cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissants, & souvent bornés ; trop d'esprit nuiroit à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature ; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il

y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir & surtout à la crainte qu'il inspire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnaissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force & de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère, qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puissance, l'éclat de la couronne, & les plaisirs attachés à l'empire, peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour desirer de petites choses. Quiconque se trouve au dessus des besoins, sans être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

Sij

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe, répondrai-je, si l'on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'appanage des grandes places ; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec l'état & les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations ; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suisse ! A l'exemple de ce peuple sage, l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues ; content de lui, il s'occupe peu des autres ; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ses journées ; il vit peut connu, & c'est l'obscurité de son bonheur qui seul en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'osoit, il ne voudroit être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur ; ce spectacle l'avertit de sa puissance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; & c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre

sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc effuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espece d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, surtout dans ces pays entièrement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un vizir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause ? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans, sont presque toujours cachés ; les historiens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables ; & c'est, à cet égard, qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue*.

Dans une comparaison de César & de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en est l'ouvrier, & l'autre en est l'ouvrage,

il faut avouer qu'il est peu de Césars ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hazard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; & c'est, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les musulmans, la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône, les en chasse, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les

mortels. Selon eux, la sagesse & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumière (b). C'est pour prouver ce dogme & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au supplice par la route qui mène l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable assez singulière :

Le besoin, disent-ils, rassembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur se tait ; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours ; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se levent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé ; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie & ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice ? Aux confins de ces régions, les bachas, par les présents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance & par la crainte. Moins

(b) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière appelée *loub*, avec une plume

de feu appelée *calam-azer* ; & l'écriture qui est dessus se nomme *caza* ou *cadar*, c'est-à-dire, la prédestination inévitable.

injustes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés ; que la valeur en décide : & que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, sème, laboure, recueille : c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrierent ceux qui, plus spirituels & moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers : mais ne devons rien à la force, & tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre ; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux âmes fières & courageuses. Divisée d'opinion, l'assemblée se sépara. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austère & leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains, on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravannes, les attaquent à main armée, les pillent,

& partagent entr'eux le butin. Un jour où, sans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on faisoit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échaffaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le bramine, & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on-me traite de scélérat, on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échaffaud, on le porte dans sa pagode : l'on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.





CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner, dans celui-ci, s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question, dira-t-on, est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poètes, ni Milton parmi les géomètres ; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui, dans un seul art, tel que la poésie ou la peinture, ait réussi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'élève en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géometre, grand

astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura sans doute que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talents & des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont susceptibles d'aucune autre espèce de passions : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, la géométrie, enfin dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres où, pour réussir, il faut émouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, come je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : On ignore & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées & les sentiments qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caractères de Rhadamiste, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme seroit certainement, en ce genre, resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit ; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place,

peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent : en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge, disoit ce philosophe, où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux : je vais chez elle, je l'accable de reproches ; elle m'écoute, & me dit en riant : " Fontenelle, " lorsque je vous pris, c'étoit sans contredit le " plaisir que je cherchois, j'en trouve plus avec un " autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois " donner la préférence ? Soyez juste, & répondez- " moi." Ma foi, dit Fontenelle, vous avez raison ; & si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différents de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire ; & le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talents exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impossible : on veut que

la pierre jettée reste suspendue dans les airs, & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple sans aigreur la méchanceté des hommes ; qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel ; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel ; on vantera sa modération : &, dans le même instant, on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être toujours heureux, & par conséquent, que les mêmes objets prennent à chaque instant la forme qui nous feroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparées dans différents objets ; on veut les retrouver réunies dans un seul, & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de souhaits ridicules, qui nous fait desirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices, il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant, conformément à l'objet que je me propose, & les qualités absolument exclusives, & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on soit en droit de les y desirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous, lui dirai-je, que vous desirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que, si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme, elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talents supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de l'absence des passions, & par conséquent l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres ? Par quelle raison enfin tout est-il plein de jolis enfants & de fots hommes ? C'est que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien ! je consens, dira le pere, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est dangereux ? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'aperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un caractère passionné seroit pour votre fils un don funeste, surtout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement,

les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez dont en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, repliquera le pere, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions; tâchez de les diriger aux choses honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné; & c'est le hazard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractère, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entièrement soumise à l'empire du hazard: selon les circonstances dans lesquelles il les place & le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait, à son gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, César dit: *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur* :

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence & de l'activité: chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un

Marius (a); à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissants, l'état paroît sans ressource; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu: Dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou un insensé.

C'est à ces termes si différentes que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere, dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractère avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des services importants, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnaissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que la Fontaine a dit:

*Un roi prudent & sage
De ses moindres sujets fait tirer quelque usage.*

(a) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs; il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou; devient général des armées, défait les T-sin, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, déf-

arme les princes révoltés contre l'empire: par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, & cité, dans l'histoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illustres.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer; Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse: l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place: elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie: tant mieux, l'assiduité fera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le pere envers ses fils, dans tout l'orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans, & beaucoup de vertus, & surtout beaucoup de lumieres: cependant quelle demande plus injuste? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres sont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation sont une peine: l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; l'on doit donc céder à sa paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être
ce

cet motif ? le desir seul de la gloire. Mais ce desir, comme je l'ai prouvé dans le troisieme discours, est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques, que la gloire & l'estime générale procurent. Or, si le sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans desirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source ; & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'élève à l'empire, a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illustrer, n'ayant point les motifs puissants de leur pere, s'endorment sur le trône ; & , dès la troisieme génération, la plupart en descendent sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (b) : Li-t-ching, homme d'une naissance obscure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, se met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Peking, & le surprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son

[b] Voyez *l'hist. de Huns* par M. de Guignes, tom. 1, pag. 74.

palais : c'est là qu'avant de se donner la mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai régné dix-sept ans ; je suis détrôné : Et je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable : les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui me dérobaient la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abyrne où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, Et déjà assez malheureux de m'avoir eu si longtemps pour maître. Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère, répandue autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y assèment, semble rempli d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui se frayent la route du trône, ou qui se sont longtemps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.*

Pourquoi les petits potentats sont-ils, en général, plus habiles que les despotes les plus puissants ? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire ; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures ; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés ; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-

ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former de soldats, des contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Aussi pourroit-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnellement à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils auroient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes : les sôfis et les mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puissants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce seroit, avec le bras de Ganimede, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien, fit à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages

T i j

attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le fais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique, diras-tu, use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus & refusé à la puissance ? D'ailleurs, les hommes passionnés pour la gloire sont rares, & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir ; & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le souverain au sujet, & que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche, qui n'oses me l'arracher, sois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : Sache que, si tu respirez, c'est que je le permets : Apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misère, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : Telle est ma volonté.

Ce que je dis des sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres : leurs lumières sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talents leur sont nécessaires, ils en acquièrent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni considération, ils se li-

vrent à la paresse, & se contentent de l'espece de mérite qui fait fortune à la cour; mérite absolument incompatible avec les grands talents, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire & aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut savoir que, dans la plupart des cours, & surtout dans celles de l'orient, les hommes y sont dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienveillance arbitraire; que la plupart des esprits y sont noués; qu'ils ne peuvent s'élever au grand; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes despotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de les appeler. Dans tout autre instant, le besoin seul pourroit attirer à la cour les gens de mérite; &, dans cette position, il en est peu qui conservent la même force, la même élévation d'ame & d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte, de ce que je viens de dire, que c'est exactement demander l'impossible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur position, ne peuvent être animés de passions fortes. Mais, que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie,

& qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation ? On ne sent pas que c'est exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'aperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conséquent des hommes sans vertu. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes de talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inaliables.





CHAPITRE XV.

De l'injustice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi bien tourné qu'un danseur de l'opéra: on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épistolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion des talents presque exclusifs; & qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation: on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différents passeront rapidement devant lui: s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps cet

Tiiiij

homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique ; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle espece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problèmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne sait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obstacles que l'intérêt personnel (a) met au bonheur général. Aussi le cou-

(a) Au moment qu'on venoit de nommer un ministre, un des premiers commis de Versailles, homme de beau-

coup d'esprit, lui dit : " Vous aimez le bien, vous êtes maintenant à portée de le faire. On vous présentera

rage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matieres qu'ils ont méditées avant que parvenir aux grands emplois : or ces matieres sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices ; ils passent deux ou trois ans tant dans les académies qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achètent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, & ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils

“ mille projets utiles au pu-
 “ blic ; vous en desirerez la
 “ réussite : gardez-vous ce-
 “ pendant de rien entrepren-
 “ dre, avant d'examiner si
 “ l'exécution de ces projets
 “ demande peu de fonds, peu
 “ de soins & peu de probité.
 “ Si l'argent qu'exige la réus-
 “ site d'un de ces projets est
 “ considérable, les affaires qui
 “ vous surviendront ne vous
 “ permettront pas d'y ap-
 “ pliquer les fonds nécessaires,
 “ & vous perdrez votre nuise.

“ Si le succès dépend de la
 “ vigilance & de la probité de
 “ ceux que vous emploierez,
 “ craignez qu'on ne vous force
 “ la main sur le choix des su-
 “ jets : songez d'ailleurs que
 “ vous allez être entouré de
 “ fripons ; qu'il faut un coup
 “ d'œil bien sûr pour les re-
 “ connoître ; & que la pre-
 “ miere, mais en même temps
 “ la plus difficile science d'un
 “ ministre, est la science des
 “ choix.”

avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, feroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre ; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talents & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice ; l'une, comme je l'ai dit plus haut, est l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espèce de succès ? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaupier ^(b), il desiroit la canonisation, & de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier partout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ses grands talents pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Riche-

(b) Voyez ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

lieu. Vouloir concentrer, dans un seul desir, l'action des passions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire se contente d'une seule espece de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule & stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en est point avide sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xéophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnene, Elizabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde en ombrageant leurs têtes de différentes especes de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le temps de penser & d'écrire ; c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes,

lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, & tous ont dû nécessairement le protéger; parce que, amoureux de la gloire, ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charle-quin avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies: aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savants dans tous les genres; le khalife Aaron Al-Raschid en composer la cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite! Sous son regne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talents, ne pouvoient être que ses panégyristes: bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans doute possible d'unir plus de modestie aux talents: ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature, mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut; & l'envie en profite pour décréditer le mérite: elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous le-

quel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de son esprit & de son caractère, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne suis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manières, aussi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas se rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'est dans le silence de la solitude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, & qui contemple les objets sous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François ressemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la ressemblance des objets qu'on leur présente, ont entr'elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chi-

nois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mène une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse ? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (c) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids, sans passions & sans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients : il

(c) Souvent ils ont pour eux un estime exclusive. Parmi ceux là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur Anglois fort célèbre arrive à Paris, descend chez Marcel : Je viens, lui dit-il, vous rendre

un hommage que vous devez tous les gens de notre art ; soufrez que je danse devant vous, & que je profite de vos conseils.... Volontiers, lui dit Marcel. Aussitôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Mon-sieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne danse qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre ragaume !*

faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment, & qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est sûr ; il fait que, dans ce cas, la peur est tout à fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est, en effet, qu'à la faiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés & les cite point comme foux, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, sans honte, passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légère, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si, dans les bois, les solitudes & les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exagérerait-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagère les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a pro-

prement que soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différents ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diète de l'Empire pour y connoître des cas de conscience ? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puissance des passions, & le degré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen s'apperçoit bien-tôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions ; & que ces gens raisonnables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne résistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espece de raison qui les guide, sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroit, surtout, la raison, seroit sans cesse occupé

cupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien ; il auroit toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importants que devroit absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pièges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions ? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté ; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières ; que d'ailleurs cette politesse, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, n'est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la société. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court

ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse ; il le fait : il monte à son tour chez son ennuyé : *Monsieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyais pas ; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires !*

Un homme a passé sa vie dans les négociations ; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect : que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert ; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige, que changeant tout-à-coup de caractère, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un seul neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires ; je fais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées :

mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes; que les qualités y sont liées aux défauts; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans son ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumieres. Il n'en fera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (*d*): suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs: il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savants hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances: *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas*. “ Interrogeant un jour un philosophe, “ dit le poëte Saadi, je le pressois de me dire de

(*d*) Il seroit peut-être à désirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage: ils en sentiroient mieux la dif-

ficulté de bien faire; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres: &, faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

“ qui il avoit tant appris : *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne levent point le pied sans avoir auparavant sondé avec leur bâton le terrain sur lequel ils vont l'appuyer.*”

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : & c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.





CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

POUR connoître son talent, il faut examiner & de quelle espece d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique, ou d'histoire, plus d'images ou de sentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aîle rapide traversent sans cesse les noirs ouragans ; son œil ne s'égare point dans de vallées riantes ; il ne connoît que l'éternel Hyver qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne sur des déserts arides ; les échos ne lui répètent que les hurlements des ours ; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des sapins, aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui

baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie ; l'air y est pur ; la terre est jonchée de fleurs ; les zéphirs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes ; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y semble fait pour le plaisir des yeux & l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants ? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire sont à la vérité la matière première de l'esprit ; mais cette matière y reste morte & sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre & quelle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts ; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre

ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés ; au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la première jeunesse ; parce qu'alors plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents ; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres : il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, & par conséquent n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite ; & sur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est

toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espèce : dans la physique, par exemple, il est des terrains incultes, & des matières sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressants, n'ont, pour ainsi dire, jeté qu'un coup d'œil superficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les succès sont à la portée de presque tous les esprits ; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est

point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les sentiers détournés, & surtout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur ; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, foiblement passionné, a cependant contracté, dans sa jeunesse quelque habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge rallentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différents genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre ; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit & fait souvent échouer les gens d'esprit ; & qu'enfin ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante, dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose au progrès des sciences.

Il faut, pour la saisir, se rappeler que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisieme discours, est dans nos cœurs allumé par l'amour des plaisirs physiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la premiere jeunesse ; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talents. La force & la santé, qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité ; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles ; on fait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux ; nous cessons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on cède à l'habitude ; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; &, pour s'y soustraire, on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans peine dans notre esprit. Mais l'on fera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique. Qu'à cet âge on élève un hom-

me à quelque grande place ; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier & despotique ? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractère doux, ami du bien public ? il n'osera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changements dans l'administration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je fais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; & la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il fait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sagesse hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement ; étude fatigante, & dont on

n'est capable que dans la première jeunesse, & peut-être dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette estime est stérile en plaisirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchainement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préface la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiroient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai, des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans notre souvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'espece d'objets dont le hazard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard se trouve à-peu-près dans le cas de ces chymistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que, s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espece d'idées & d'objets ; il est, en conséquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut

leur en fournir les moyens ; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers ; mais à la rassembler toute entière sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive, à cet égard, pousser trop loin le scrupule : l'on n'est point profond en un genre, si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile & de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différents genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit ; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre,

distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premièrement, à l'espece d'objets dont cet homme s'est occupé ; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire ; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite, de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot & d'un homme d'esprit, rompt entr'eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathème, que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matiere devoit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.





CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes est, en tout pays, si étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique, sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus robustes & plus forts, des esprits plus éclairés, & des ames plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faisoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les esprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, & les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit suivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne se prête pas

même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible ? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage ? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup d'œil les ressources qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique ?

L'on doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes ; parce qu'elle n'est, dans le cours de la vie, de presque aucun usage ? En vain dira-t-on que, si l'on retient si longtemps les jeunes gens dans les collèges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre ? Combien ce desir ne se fortifieroit-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit, à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c ? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble, par conséquent,

la

la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesse de l'expression Latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue Latine, il ne la connoitra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or si, parmi nos savants, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression Françoisse, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression Latine ? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance ; notre crédulité & leur hardiesse ; & que, si l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leurs parussent écrits dans un jargon presque inintelligible ? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon ; & je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesse de l'expression Latine : mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail ; & si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots ne seroient pas mieux

employées à l'étude des choses, & surtout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différents partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir : telle est la connoissance & des principes de la morale & des loix de son pays. Tout ce que je demanderois, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraisemblablement embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premières places de l'armée, de la magistrature, ou de l'administration ? Peut-on, sans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans ; c'est à dire, jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyaient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaye-t-on de le faire ? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard ? Pourquoi

met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur ? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon ? Pourquoi l'un & l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer ? & néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus, & surtout les lumières des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations ? Pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration ? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les collèges une infinité des gens éclairés, qui connoissent également & les vices de l'éducation, & les remèdes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement ? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme : les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands hommes qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée du soin d'en former de nouveaux, c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions

pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute : mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, sans doute, former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes, & de la disette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements absolument despotiques, tels que les gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet ; & l'unique qu'on puisse se proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'opposition que les despotes croient apercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractère avant la fin d'une éducation. Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matière devoit, sans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examine-

roit s'il est possible de lever les puissants obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problème moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problème insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les vizirs retiendront toujours les sultans ; ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonné au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un pere desire l'élévation de ses fils : il fait que ni les connoissances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savants : il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talents ; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop sévères & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuirait à leur fortune ; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modèleroit sur les dieux seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfants, & la conduite qu'on leur

préscrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, soyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté, comme le dit Moliere, que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de pere qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments pressants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de bacha, un pere, destine son fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes ; c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la justice présidera à tous mes jugemens. O mon fils ! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, sans doute, être juste : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé ! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelqu'élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond

dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; fongez à les ménager Moi ! je ménagerois l'injustice ? Non, mon pere. La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conversation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan . . . Abandonnez ce projet, mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir. Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore . . O, mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain l'exerceroit avec plus de dureté . . Oui, sans doute, l'injustice se commettrait ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miseres de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes : c'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous, d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à son

cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes font-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare, les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : &, si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, sous le nom de bacha, ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les états despotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'est encore à vous que je m'en rapporte ; fondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts, à mes plaisirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ? Pourquoi votre zèle ardent s'attédie-il lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un vizir ? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéissance, doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; &, si vous le reconnoissiez, j'en atteste votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On sent que, pressé par de tels raisonnemens, il seroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale, & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en desirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuse, désiré que, tout entier aux soins de sa grandeur, ce fils y sacrifiât jusqu'à la justice. Or, dans ces gouvernemens asiatiques, où, des fanges de la servitude, l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves, ce desir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'essayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfans ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchants, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut par conséquent y avoir d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernemens despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je me contenterai de rappeler au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'espece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; &, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Ces deux problèmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant font l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur ; & qu'en laissant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents & les vertus.

F I N

du TOME SECOND.

De l'imprimerie de MOREAU, imprimeur de la REINE
& de monseigneur LE DAUPHIN.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par order de monseigneur le Chancelier, un manuscrit qui a pour titre, *DE L'ESPRIT*, dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. Fait à Versailles, ce 27 mars 1758.

T E R C I E R.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Ballifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, *SALUT*. Notre amé le Sieur * * * nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer, & donner au public, un Ouvrage qui a pour titre : *DISCOURS SUR L'ESPRIT*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège, pour ce nécessaires. *A CES CAUSES*, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes, de faire imprimer le dit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire im-

primer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire le dit ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit du dit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui ; & de tous depens, dommages & intérêts ; & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans ; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers au dit Exposant. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression du dit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des présentes ; que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression du dit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON. Le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir le dit Exposant & ses ayants cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin du dit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre

111 h. 120

JH 62-02

(334)

plaisir. Donné à Choisy, le douzième jour du mois de mai, l'an de grace 1758, & de notre Regne le quarante-troisième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Réglé sur le Registre XIV de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 348, fol. 311, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 février 1723. A Paris le 19 mai 1758.

P. G. LE MERCIER.
Syndic.



005669670

KONSERVIERT DURCH
ÖSTERREICHISCHE FLORENZHILFE
WIEN

